

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 9

MONTREAL 4 AOUT 1894

\$2.50 PAR ANNEE.   
LE NUMERO 5 CTS



L'ECHO.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POIRIER, BESSÈTE & DANSEREAU,  
Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,

MONTREAL.

MONTREAL, 4 AOUT 1894



Il y a des volumes qui vous font pleurer malgré vous : les volumes de fumée surtout.

Autrefois, on ne décrivait les villes que par leur superficie. Maintenant, il faut y ajouter la hauteur.

“Ça va sulfurer pour le présent,” disait le gamin qui volait un chat pour l'offrir à sa tante le jour de sa fête.

Les savants ne se sont pas encore entendus sur la question de savoir si le serpent a la queue plus longue que le corps.

“Quel bonheur que de se promener à une pluie qu'on a prédite!” disait le rédacteur météorologique d'un journal quotidien.

Après une session de quatre mois, le palais législatif vient de se fermer à Ottawa. Il n'y a plus que la tour centrale qui y travaille.

Après tout, il est assez facile d'élever les enfants. Il suffit de planter un poteau à côté d'une tente de cirque. L'enfant s'élève tout seul.

“Ce que je suis populaire!” s'écriait un voleur de profession. “Dans toutes les villes où je passe, on offre une récompense pour mon retour.”

Tout est relatif dans le monde. On ne sait pas encore au juste si les pommes se conservent plus longtemps au sec qu'à l'humidité : la chose dépend du nombre de petits garçons qu'il y a dans la maison.

On ne joue pas avec le cœur d'une femme en Australie. Nous trouvons dans un journal de Sidney l'annonce suivante : “Si mon mari, Jérémie Craig, ne se présente pas d'ici à trois semaines, je lui donne avis que je me remarie.”

L'habitude qu'ont les femmes de faire une raz-zia dans les poches de leur mari durant la nuit est aussi vieille que le monde. Adam lui-même n'y a pas échappé. Comme il n'y avait pas d'argent dans ce temps-là, Ève lui a pris une côte durant son sommeil.

## LE FARDEAU DE LA VIE



On parle des pauvres gens ! Ils n'ont pas la moitié de la misère des riches. Ainsi, voici madame de La Haute-potée, qui est malheureuse depuis deux heures à songer quelle robe elle mettra à la soirée de demain.

## ECONOMIE POLITIQUE

Le père.—Mon fils, on ne peut pas manger son gâteau et l'avoir encore.

Le fils.—Je sais : mais on peut toujours manger celui d'un autre.

## PRÉCAUTION

Bouleur.—Que veut dire ces épingles en croix à ta boutonnière ?

Rouleur.—C'est pour me faire penser de dire à ma femme qu'elle me demande si j'ai oublié de faire quelques unes des choses qu'elle m'avait recommandées.

## SANS PRÉJUGÉS

Le client de restaurant.—Vous ne prétendez pas que ce biftek a été fait pour un chrétien.

Le patron, en se frottant les mains.—Nous ne demandons jamais la religion de nos clients.

## PAS DE CHANCE

Le nouveau papa.—Quelles nouvelles, docteur ?

Le médecin.—Très bien. Un fils.

Le nouveau papa.—Rien qu'un ! Moi qui viens de gagner à la raffle une voiture de bébés double !

## ABSOLUMENT CHEVALERESQUE



Alphonse.—Tant que tu vivras je t'aimerai, ma Rose.

Rose.—Peut-être qu'il viendra un temps que tu voudras me voir morte.

Alphonse.—Ne dis pas cela, Rose. Non ; tu vivras tant que tu voudras. Tu vois que je vais aussi loin qu'il est possible à un homme d'aller.

## LE PAYSAN

S'appuyant contre une ridelle  
De sa charrette aux gros moyeux,  
Au trot court de sa haridelle  
Un beau gars s'en va tout joyeux.

Il a la bonne et fraîche mine  
Des gens qui vivent dans les champs ;  
Et durant le temps qu'il chemine,  
L'air résonne au loin de ses chants.

Partout où le travail l'appelle,  
Il se rend, mais sans rechigner ;  
S'il passe auprès d'une chapelle,  
Pieux on le voit se signer.

Heureux, il jouit de la vie ;  
Il a la force et la santé...  
O bon paysan, je t'envie  
Ta joie et ta tranquillité ?

Ah !... tu ne vis point dans nos villes  
Et tu te moques du bon ton,  
Des grands airs, des façons civiles,  
Et surtout du qu'en dira-t-on.

Heureux dans ton indépendance,  
Aux prés tu conduis les troupeaux ;  
Et, gai, tu prends part à la danse  
Sur l'herbette, aux jours du repos.

Au temps où les grappes vermeilles  
Sont mûres, tu fais du bon vin ;  
Puis aussi parfois tu sommeilles  
Sous les grands ormes du ravin.

Loin du médissant babillage  
Et des cancanes du citadin,  
Tu vis libre dans ton village,  
N'ayant pour nous que du dédain.

Tu ne connais pas les mensonges,  
Et sans peine tu deviens vieux...  
O cher paysan, las des songes,  
De ton sort je suis envieux !

S'appuyant contre une ridelle  
De sa charrette aux gros moyeux,  
Au trot court de sa haridelle  
Un beau gars s'en va tout joyeux.

JEROME LE GÔFF.

## TOUT S'AMÉLIORE

Le cocher de fiacre, au touriste.—Je vais, maintenant, vous conduire autour de la montagne.

Le touriste.—Inutile ; j'ai vu cela il y a deux ans.

Le cocher.—Monsieur ne sait peut-être pas que la ville a installé un paysage tout à fait nouveau l'an dernier.

## HONTE RACHETÉE

La dame.—Est-ce que vous n'avez pas honte de passer toute l'année sans travailler ?

Le tramp.—Oh ! oui, madame.

La dame.—Alors, pourquoi ne travaillez-vous pas ?

Le tramp.—Je préfère avoir honte, madame.

## PAROLE INVOLABLE

Passecarreau.—S'il y a une chose qui m'énerve, c'est que je n'ai jamais manqué à ma parole.

Ludonny.—Toi ? Cependant... !

Passecarreau.—C'est que personne n'a jamais voulu l'accepter.

## OPPOSÉ AUX ANNONCES

Smith.—Je ne pense pas que l'annonce dans les journaux rapporte quelque chose de bon.

Brown.—Cependant, j'ai appris qu'un monsieur qui voulait se marier, a trouvé une femme par la voie des journaux.

Smith.—Le monsieur, c'était moi.

## CHALEUR INSUPPORTABLE

Charlot.—As-tu vu ? Il y a eu 92 degrés de chaleur à l'ombre !

Pierre.—En avons-nous eu de la chance, de travailler au soleil !

LES DANGERS DE LA PLAGE



I  
*Les enfants.*—Si nous l'enterrions dans le sable pendant qu'il dort!



II  
*Les fiancés.*—Reposons-nous un instant sur cette butte.



III  
—Au meurtre! A nous! Un cratère!

TÉLÉGRAMME INUTILE

Un homme politique important décide d'aller se reposer quelques jours dans un petit village ignoré. Mais avant de laisser le siège du gouvernement, il convient d'un code avec l'un de ses collègues pour échanger des dépêches secrètes. Il expédie, un matin, un télégramme qui exigeait une réponse immédiate; mais, à sa grande surprise, rien ne vint de la journée, ni même le lendemain. Alors, il se décide d'aller voir l'opérateur lui-même.

—Un télégramme? lui dit l'opérateur, après la demande d'informations. Oui, il y en a un ici pour vous depuis deux jours; mais je n'ai pas pris la peine de vous l'envoyer.

—Ah! bah!

—C'était du temps perdu. C'est un fou qui vous l'a envoyé: il n'y a pas deux mots qui se suivent pour faire une phrase.

ABONDANCE DE BIENS

Jeune, beau, plein d'avenir, c'est plus que la majorité des célibataires puisse se vanter d'être. Et, cependant, la cruelle l'avait refusé pour accepter un vieux rachitique du nom de Sacapiastres. La cérémonie avait été superbe: chant, musique, bref, un mariage de première classe. Il était là, réclamé par des relations sociales.

La mariée, heureuse, souriante, ne manqua pas de venir le saluer.

—Vous ne me gardez pas rancune, n'est-ce pas? lui dit-elle, du ton le plus nigaud.

—Au contraire, reprend-il en regardant le vieux singe millionnaire qui venait la rejoindre à ce moment, je vous souhaite de longues, de très longues années de ménage.

LA VRAIE CHALEUR

—Vous dites qu'il fait chaud à Montréal? Vous ne connaissez pas cela, disait le père Latulippe. Si vous aviez été dans l'Amérique du Sud: Là, il y a de la chaleur! Quand je faisais commerce à l'Equateur, j'envoyai un jour un de mes commis au Mexique. Le croiriez-vous? Il y attrapa un frisson qui le fit mourrir. Là, on n'entend pas les gens; on leur fait subir la crémation. On mit donc mon commis dans le four. Mais quand on en ouvrit la porte pour recueillir ses cendres, on fut fort surpris de l'en voir sortir vivant. L'appareil crématoire l'avait tout simplement dégelé.

TANT PIS POUR ELLE

Il y a, non loin de Montréal, un saint prêtre qui fait l'édification de sa paroisse; mais qui est sujet aux distractions. Au milieu d'un superbe sermon, l'autre jour, on l'a entendu s'écrier à propos de rien: "Je savais que ça lui arriverait."

Après la messe, le vicaire lui demande l'explication de cette exclamation inattendue.

—Je me souviens, maintenant, dit le bon curé. Quoi! J'ai dit cela, tout haut? Vous savez que la chaire donne sur mon jardin. Pendant que je parlais, la cuisinière est allée arracher un chou qui lui résistait. Alors, elle s'est mise à tirer de toutes ses forces, et j'étais certain de la voir tomber sur le dos. En effet, la chose est arrivée et je n'ai pas pu m'empêcher de le dire.

A L'ÉPREUVE

Tout le monde connaît le truc assez répandu de faire attrapper un morceau de pain par un chien après les mots: "un, deux, trois." L'autre jour, un bon papa s'était imaginé d'en faire le sujet d'une forte morale à son paresseux de mioche.

—Tu vois, lui disait-il, cette bête calcule mieux que toi!

—Pour l'arithmétique, je ne dis pas: mais questionne-le sur la géographie; tu vas voir!

UNE DENT CONTRE LES TRAMPS



Fulo.—A quoi réfléchis-tu?  
Carlo.—Ce que je les méprise, ces tramps qui se promènent avec des jambes de bois.

UNE HORLOGE D'OISEAUX

Ayant remarqué que différentes fleurs ouvrent leurs corolles à des heures bien déterminées, Linné avait composé une horloge de fleurs, c'est-à-dire qu'il avait rangé dans un ordre voulu des plantes qui s'épanouissaient successivement.

Comme pendant à cet ingénieux système d'horlogerie fourni par la nature, un journal allemand propose pour la nuit et le matin une horloge d'oiseaux qui dispenserait les noctambules rentrant tard à la campagne ou les paysans allant tôt à leur travail de consulter leur montre pour savoir l'heure.

Par exemple, pour se servir de l'horloge d'oiseaux, il faut connaître leurs chants et les distinguer les uns des autres, ce qui n'est pas à portée de tout le monde.

Mais une fois cette éducation faite, rien de plus facile que de savoir quelle heure il est, approximativement, en prêtant l'oreille au ramage des chanteurs des bois.

Voici le tableau des heures pendant lesquelles ces virtuoses donnent tour à tour leurs auditions, se succédant en vrais artistes sur le programme de concert gratis qu'offre chaque jour la nature à ses admirateurs:

Le pinson commence à chanter de une heure et demie à deux heures du matin; la mésange des bois, de deux heures à deux heures et demie; la caille, de deux heures et demie à trois heures; le rouge-queue, de trois heures à trois heures et demie; le merle, de trois heures et demie à quatre heures; le bec-fin, de quatre heures à quatre heures et demie; la mésange des marais, de quatre heures et demie à cinq heures, et le moineau, qui jette ses premiers piailllements à partir de cinq heures du matin, en paresseux passereau qu'il est.

On s'étonnera de ne pas voir figurer en vedette sur cette affiche le coq et le rossignol, qui pourtant, chacun dans leur genre, sont des maîtres chanteurs, c'est que le clairon de l'un et la flûte de l'autre ne résonnent pas d'assez régulière façon.

En été, le coq chante à deux ou trois heures du matin et en hiver à dix ou onze heures du soir. Il n'est donc pas régulier.

Quant au rossignol, ce veilleur infatigable, comme l'appelle les poètes, il chante tout le long des belles nuits, mais seulement en avril et mai et au commencement de juin.

Après cette période, consacrée par Philomèle à chanter ses amours, il ne songe plus qu'à son nid et à ses petits et, passant du plaisant au sévère, transforme son chant mélodieux en un cri rauque qui n'a plus rien d'agréable.

## UN TABLEAU ET UN CHIEN TROP FIDÈLE



I  
La visiteuse. — C'est très beau ! Comment l'appellez-vous ce tableau ?  
L'artiste. — Un homme à l'eau.



II  
Hélas ! Le terre-neuve avait mal compris.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Un monsieur, veuf depuis quelques mois, reçoit la visite d'un ami. Et comme celui-ci lui adresse les compliments de condoléance :

— Ah ! répliqua-t-il, le mal est réparé.

— ??

— Oui, je suis remarié.

Examen militaire.

— Dites-moi, brigadier, est-ce que tous les chevaux peuvent être ferrés ?

— Non, mon lieutenant.

— Exemple ?

— Le cheval-vapeur.

Un auteur dramatique, estimant qu'en matière de théâtre surtout, c'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière, remet à un directeur le manuscrit d'une comédie.

La scène, lui dit-il, se passe au Groënland, et je n'ai pas ménagé la couleur locale.

Huit jours après, son manuscrit lui est retourné avec cette mention :

"Trop peu de mots exquis et beaucoup trop d'Esquimaux !"

Un affreux bonhomme, qui avait coupé son père en morceaux après l'avoir tué, est condamné à mort, avec application de la loi Bérenger.

— Savez-vous au moins ce que signifie votre condamnation ? lui demande le président d'un ton sévère.

— Non, répond le drôle, qui n'est même pas docteur en droit.

— Eh bien ! cela signifie que si, avant cinq ans, vous tuez encore votre père, on vous guillotinerà, voilà tout !

X... a fait couper la queue son de cheval.

On lui demande pourquoi.

— Je suis membre de la Société protectrice des animaux, et les longs crins de la queue de mon cheval gênaient les mouches !

— Comment trouvez-vous les produits de X... ?

— Supérieurs, mais d'un prix inabordable.

— Ne vous étonnez point, il est du département du Cher.

Lors d'un discours funèbre, l'orateur dit :

— Le défunt a été enlevé subitement, laissant une veuve âgée de vingt-quatre ans...

La veuve murmure, d'une voix émue :

— Pardon, vingt-deux.

Entre deux connaisseurs :

— Qu'est-ce que c'est donc que le socialisme collectiviste ?

— Alors, tu ne sais pas ? Eh bien, s'posons que nous entrons chez un marchand de vin ; tu m'offres un verre et tu le paies. Ensuite je me venge et je t'offre, moi, un verre que tu paies encore...

— Mais, s'posons que je sois aussi socialiste, moi, qui est-ce qui paie alors ?

— Ah bien, alors, c'est le marchand, quoi !

## UN BON PETIT GARÇON



La bonne. — Fred, j'ai bien peur que tu fasses un bon à rien.

Fred. — C'est tout le contraire. Quand papa veut que je sois bon, il faut qu'il me donne quelque chose.

On lit dans les annonces d'une agence matrimoniale :

"Demoiselle à marier, fort instruite, connaissant à fond sept langues, et sachant, au besoin, retenir la sienne."

Le peintre et le marchand.

— Que me donnez-vous de cette toile ? demande-t-il.

— Vingt-cinq francs...

— Vous plaisantez ! Je ne meurs pas encore de faim.

Alors, le marchand :

— C'est bien ! j'attendrai.

Un jeune Anglais, établi depuis peu à Paris, se présente dans les bureaux d'un grand journal pour demander à faire du reportage.

Le directeur lui pose les questions d'usage :

— Avez-vous déjà écrit ?... Et, enfin, êtes-vous débrouillard ?

— Oh ! oui, monsieur, des brouillards... de la Tamise.

Entre puristes :

— Il est des expressions vraiment bien prétentieuses. Par exemple, celle-ci : "Je nageais dans des flots d'harmonie."

— Oui, il serait plus simple de dire : "Je prenais un bain de son."

Un de nos bons propriétaires cherche à louer une maison de campagne qu'il possède à Savonnières, sur les bords du Cher :

— C'est si gai ! disait-il dernièrement. A chaque instant, l'été, sans me déranger de ma fenêtre, je vois des gens se noyer !

A l'école communale, l'inspecteur, un livre à la main, interroge les élèves :

— Voyons, mon enfant, dis-moi les chefs-lieux d'arrondissement de la Seine-Inférieure ?

— Dieppe, Neufchâtel, Yvetot... Le Ha...

— Non, tu te trompes... Fontenay-le-Comte, les Sables-d'Olonne...

Ici l'élève, qui a répondu sans une hésitation, reste interloqué. L'instituteur, intervenant avec douceur :

— Remets-toi, mon enfant ; M. l'inspecteur s'est trompé... s'est trompé de feuillet.

UN SONGE

J'étais mort, j'ontrai au tombeau  
Où mes aïeux rêvant ensemble.  
Ils ont dit : " La nuit lourde tremble ;  
Est-ce l'approche d'un flambeau ?

" Le signal de la nouvelle ère  
Qu'attend notre éternel ennui ?  
— Non, c'est l'enfant, a dit mon père :  
Je vous avais parlé de lui.

" Il était au berceau ; j'ignore  
S'il nous vient jeune ou chargé d'ans.  
Mes cheveux sont tout blancs encore,  
Les tiens, mon fils, peut-être blancs ?

— Non, père, au combat de la vie  
Bientôt je suis tombé vaincu,  
L'âme pourtant inassouvie :  
Je meurs et je n'ai pas vécu.

— J'attendais près de moi ta mère :  
Je l'entends gémir au-dessus !  
Ses pleurs ont tant mouillé la pierre  
Que mes lèvres les ont reçus.

" Nous fûmes unis peu d'années  
Après de bien longues amours ;  
Toutes ses grâces sont fanées...  
Je la reconnaitrai toujours.

" Ma fille a connu mon visage :  
S'en souvient-elle ? Elle a changé.  
Parle-moi de son mariage  
Et des petits enfants que j'ai.

— Un seul vous est né. — Mais toi-même,  
N'as-tu pas de famille aussi ?  
Quand on meurt jeune, c'est qu'on aime :  
Qui vas-tu regretter ici ?

— J'ai laissé ma sœur et ma mère  
Et les beaux livres que j'ai lus ;  
Vous n'avez pas de bru, mon père ;  
On m'a blessé, je n'aime plus.

— De tes aïeux, compte le nombre ;  
Va baiser leurs fronts inconnus,  
Et viens faire ton lit dans l'ombre  
A côté des derniers venus.

" Ne pleure pas, dors dans l'argile  
En espérant le grand réveil  
— O père, qu'il est difficile  
De ne plus penser au soleil

SULLY PRUDHOMME.

LA QUESTION DES FOURMIS

Comment on peut se défendre contre les fourmis qui envahissent les armoires et les jardins ?

Mettre quelques morceaux de charbon de bois sur les tablettes des armoires, près des fruits, des sucreries. Les fourmis s'éloignent.

Une poignée de poudre de charbon de bois

répandu dans l'orifice d'une fourmillière et tout autour, la fait abandonner par sa population.

On préconise aussi le moyen suivant qui est d'une exécution un peu plus compliquée mais plus effective. Placez des morceaux de foie de bœuf aux endroits fréquentés par les fourmis. Elles s'y accumulent. Vous les secouez alors dans une boîte enduite de benzine, et vous en détruisez ainsi des milliers. Ces morceaux de foie de

bœuf peuvent servir de 10 à 15 jours. Coupez-les d'une longueur de 5 à 6 centimètres.

On peut faire la même opération avec des morceaux d'éponge enduits de miel. Dans ce cas, on plonge les morceaux couverts de fourmis dans l'eau bouillante.

Si c'est un arbre qui est infesté, vous pouvez le délivrer avec la poudre de charbon, mais les fourmis iront s'établir ailleurs. Il sera préférable d'enduire de pétrole une toile d'emballage et d'en envelopper la partie attaquée. Les fourmis y mourront.

Si les fourmis viennent chez vous d'un lieu éloigné, en longues files, placez sur leur passage des petits bâtons enduits de glu. Elles rebrousseront chemin avec épouvante.

Le marc humide de café produit le même effet.

On recommande aussi un citron pourri placé près de leur demeure, des arrosages, avec l'eau où ont bouilli des écrevisses, des saupoudrages de sciure de bois, des lignes frontières tracées à la craie et qu'elles n'osent pas franchir, etc., etc., mais en voilà assez pour une fois.

Chez un marchand de tableaux :

— Ainsi vous êtes bien certain que cette toile est de Rubens ? Pouvez-vous m'en garantir l'authenticité ?

— Ah ! Monsieur, s'écrie l'industriel, votre doute est une injure !... Ce tableau, je l'ai vu faire !

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$1.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LES DEUX RIVAUX ET LE CHIEN MAL ÉLEVÉ



I  
Mademoiselle Ermeline cheminait entre monsieur de la Haute-gomme et monsieur de la Petitepotée....

II  
...quant un chien insolent fit mine de se mettre de la compagnie.



III  
Aussi, ce ne fut pas long....



IV  
...et, paj!

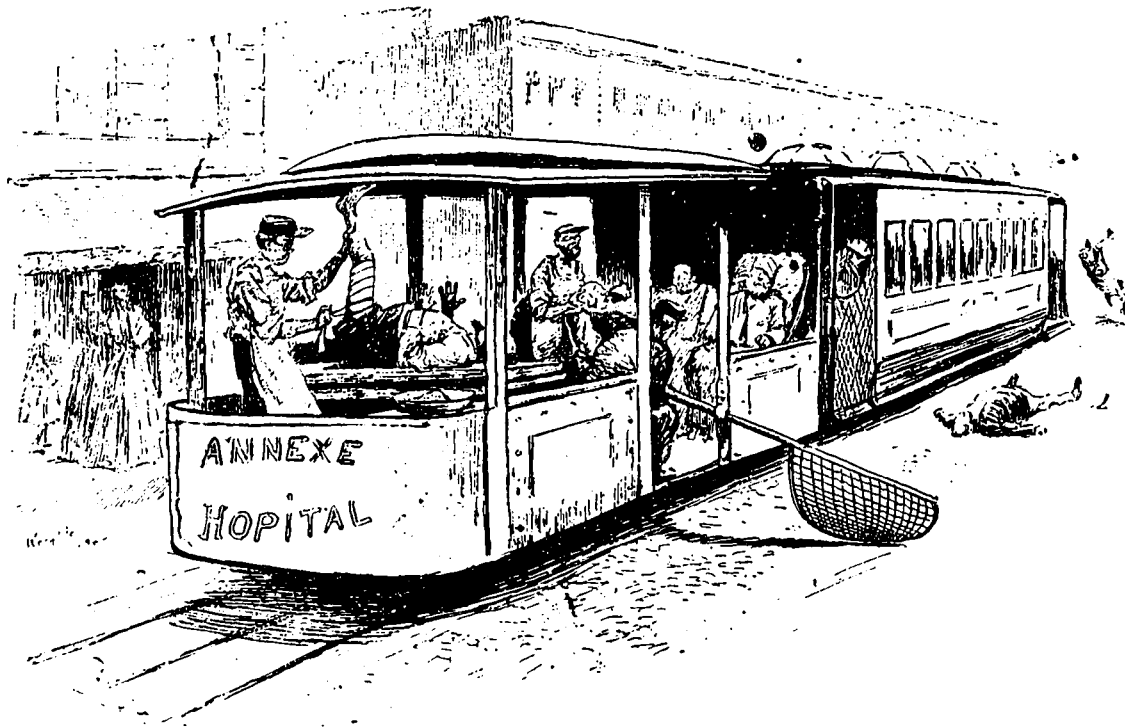
TOILETTE ÉPATANTE



La jeune femme, malade.—Tu es revenu du bal plus tôt que je ne pensais, Alfred ! Conte-moi cela. Comment madame Smith était-elle habillée ?

Le journaliste.—Madame Smith ? Hum ! D'abord elle avait un corsage à soupis entrecoupés avec une jupe à dégoillage, coupée en éclair de chaleur et qui se terminait en traine sauvage. Au corsage un bouquet élingué, taillé en sillet jaune ; et puis...

La jeune femme.—Montre-moi donc ton haleine, voir !



Une grande amélioration dans le tramway électrique.

### LES SOULIERS DE CATHERINE

Ayant aidé tante Olympé à se mettre au lit, Catherine monta se coucher à son tour. Mais, avant de se dévêtir, elle tira de l'armoire de noyer ses souliers neufs et elle redescendit les placer dans l'âtre à crémaillère de la salle du rez-de-chaussée.

Catherine comptait vingt-quatre printemps révolus depuis onze mois ; c'est assez dire qu'elle ne croyait pas tout de bon que Petit Noël, aux mains pleines, descend du ciel dans les cheminées refroidies, à l'appel des brodequins mignons, des bottines déjà coquettes, des gros petits sabots, des belles pantoufles nonchalantes, tous baillant de convoitise.

Mais c'était une habitude conservée. Tante Olympé, que son asthme retenait prisonnière en sa calme et triste maison du faubourg Saint-Cyprion, célébrait, sans en excepter une seule, toutes les fêtes du calendrier.

— Il y a dans la vie, disait-elle, bien assez de journées malheureuses ou mornes ; ne dédaignons pas les prétextes de joie.

— Et tout à l'heure en soupant — plus tard que d'ordinaire pour marquer le réveillon — elle avait eu soin de rappeler à sa nièce que c'était, cette nuit, la visite annuelle de Jésus nouveau-né.

Elle avait même dit cela drôlement, avec cet air de ne pas faire semblant, qui vous avertit de vous méfier. Elle projetait, bien sûr, quelque chose d'extraordinaire, la malicieuse vieille.

Catherine, tantôt revenant du marché l'avait trouvée très émue.

— Vous avez pleuré, bonne tante ? avait-elle demandé.

— Oui, mais tranquillise-toi ; ce n'est pas de chagrin, avait-elle répondu sans consentir à s'expliquer davantage.

\*\*\*

Remontée pensive à sa chambre la jeune fille se glissa furtivement entre les draps froids et fut longtemps à s'endormir.

Elle avait le sommeil profond, le sommeil des vierges russes et résignées que ne troublent plus les apparitions de fiancés radieux. Orpheline sans dot, le célibat était son avenir ; elle l'acceptait avec résignation.

Elle serait d'ailleurs une ingratitude de se plaindre. Quand, suivant de près son père dans la tombe, sa mère aussi était partie, n'avait-elle pas été recueillie par tante Olympé, si indulgente, si bonne et que les déboires de sa propre maternité n'avaient pas découragé d'être mère encore ?

Depuis treize ans, l'excellente femme partageait avec elle le maigre revenu qui lui restait, se privait de toilette pour qu'elle eût des robes neuves, s'efforçait à la gaieté parce qu'il faut que la jeunesse rie.

Les infirmités survenant n'avaient pas altéré sa douce bonne humeur. A présent que la courtisse d'haleine la faisait presque impotente, elle se prétendait l'obligée de sa fille adoptive et ne savait qu'imaginer pour la remercier d'être là, pour lui rendre plaisant le séjour de la vieille habitation et supportable sa société de parente infirme.

Au fond, elle avait grand peur que sa jeune compagne ne la quittât pour se marier, et les protestations de celle-ci ne la rassuraient pas à l'égard de cette éventualité toujours probable.

— J'entends bien, répondit-elle quand on causait de cela, que jusqu'à maintenant tu n'as pas rencontré un mari ; mais ce n'est pas d'hier que je suis anxieuse, c'est de demain — et demain, ni moi, ni toi, ni personne n'en peut répondre.

\*\*\*

Catherine s'éveilla en sursaut, se dressa sur son séant, élarée. Un bruit montait du rez-de-chaussée, pareil à un pétilllement de flamme. Est-ce que le feu était à la maison ?

Elle sauta de sa couchette, vint au palier, se pencha au-dessus de la rampe. En bas, sur le mur et le carrelage du corridor, une lueur rougeoyante dansait.

Elle entra précipitamment dans sa chambre, trouva à tâtons ses chaussons, sa jupe, et un châle dont elle s'enveloppa et descendit voir de près, combattre, si possible, le fléau. L'escalier n'étant pas encore atteint, elle fut bientôt à la dernière marche. Le vestibule également était libre. L'incendie se circonscrivait donc dans la grande salle-cuisine...

Elle poussa la porte entr'ouverte et enfin reconnut qu'elle avait sotte-ment pris peur, que le feu se limitait à la haute cheminée : un fagot y flambait.

— Et mes sou-

liers neufs ! s'écria-t-elle en s'élançant.

— Ils sont en sûreté, répondit une voix d'homme.

Elle se retourna, terrifiée, la cervelle envahie d'histoires d'assassins, de brigands, de chauffeurs.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? fit-elle étranglée d'angoisse.

L'homme salua et sourit. Il avait les cheveux grisonnants, le visage ridé prématurément, la barbe longue ; mais son aspect n'était pas du tout féroce. Il n'avait à la main d'autre arme que les souliers de la jeune fille.

— Je me nomme Jules Pradières, répondit-il. Mais n'est-ce pas mademoiselle Catherine Fresnoy qui me fait l'honneur de me questionner ?

— Jules ! Vous êtes M. Jules, le fils de...

— De votre tante et, par conséquent, votre cousin.

Il s'avancait, la main tendue. Elle se recula.

— Je vous fais peur ? dit-il.

— Non... mais... nous sommes seuls. Vous n'avez pas besoin de moi. Je vous laisse.

— Cela, non ! Puisque je vous tiens, je vous garde.

Il se mit en travers de la porte.

L'orpheline se souvint que Jules Pradière avait autrefois une réputation détestable ; elle savait de lui des tours de vrai vaurien. A le voir en cet instant, on ne le supposerait pas capable de mauvais desseins : mais sa câline apparence était sans doute le piège auquel il prenait ses victimes.

— Laissez-moi passer ! dit-elle suppliante.

— Non, vous dis-je. Et d'abord, notre parenté me permet...

Il s'approchait, l'audacieux, pour l'embrasser. Elle s'enfuit à l'autre coin de la chambre.

— Oh ! oh ! fit-il, quelle sauvagerie !

Il s'aperçut qu'il tenait toujours les fins souliers.

— Transigeons, reprit-il gaiement. Le baiser qui si fort vous effarouche, je le mets ici en dépôt ; quand il vous plaira de l'accepter, vous l'y viendrez prendre.

Il appliqua sur le satin des jolies chausures un baiser sonore et les replaça au coin de l'âtre.

— Maintenant, cousine, bavardons.

### PAS DE BONHEUR SANS MÉLANGE



Michel. — Qu'est-ce qui rend Isaac si triste ?

Edouard. — Il vient de gagner le gros lot à la loterie.

Michel. — Il n'y a pas de quoi s'en attrister.

Edouard. — Il avait pris dix billets. Il regrette d'en avoir pris neuf pour rien.

## PAYSAGE COPIÉ



*Elle.*—Quelle est cette ligne que nous voyons loin, loin, là-bas ?  
*Lui.*—C'est l'horizon.  
*Elle.*—Tiens ! Il y en a un pareil à Old Orchard.

“ Vous êtes, sur mon compte, défavorablement prévenue ; moi, par contre, j'ai sur vous les renseignements les plus louangeurs. C'est ma mère qui me les a fournis. Vous avez été la consolatrice des chagrins que mes écarts de jeunesse lui causèrent. Sans vous peut-être, sans votre affection fidèle...

—Vous pleurez ? mon cousin.

—Cela vous étonne ? Vous me croyez un monstre insensible !

—Oh non !

—Dites oui, allez ; je ne m'en offenserai pas. Mais j'ai changé, je vous le jure. L'âge et l'expérience de la vie m'ont assagi. Je reviens de mes aventureux voyages, las, riche, désireux de bonheur simple et de repos.

—Mais, cousin, c'est une confession que vous me faites là.

—Et mon absolution dépend de vous.

\*\*\*

L'aube blafard de Noël pénétrait à travers les vitres, tante Olympe entra.

Elle n'avait pour vêtement que sa robe de lit, blanche comme un suaire ; elle semblait une apparition d'outre-tombe.

—Catherine, prononça-t-elle, d'une voix plus chevrotante et plus solennelle que de coutume, j'ai mis pour condition au pardon que m'a de mandé mon fils, que toi, qui l'as remplacé dans mon cœur, tu ne repousserais pas sa requête.

—Sa requête ?... Mais...

—N'a-t-il pas demandé ta main ?

—Ma main ? Non... ma joue... et j'ai refusé.

—Refusez-vous la main, cousine ?

—Oh !... Je réclame le temps de la réflexion... Coiffer la sainte dont je porte le nom vénéré... ou épouser un mauvais sujet... lequel de ces deux maux est le moindre ?

Elle se baissa vers l'âtre, ramassa ses fins souliers et aussi le baiser qu'y avait déposé Jules Pradières.

—Un fiancé que Petit Noël m'apporte ne peut qu'être un bon mari, dit-elle.

ALBERT GOULÉ.

(*Le Phare de Dunkerque.*)

Recette pour faire un chapeau : “ Prenez pour trente sous de velours, trois sous de ruban, dix sous de fleurs, cinq sous de plumes. Brassez le tout et vendez-le vingt cinq dollars.”

## EDEN MUSÉE

Les chaleurs excessives de la semaine dernière ne semblent pas avoir affecté les patrons de ce joli lieu d'amusement, si l'on en juge par l'affluence énorme qui s'y porte l'après-midi et le soir. L'Eden Musée est maintenant le rendez-vous des premières familles de Montréal.

Les squelettes égyptiens font fureur et pour satisfaire au vœu général, les directeurs ont décidé de les continuer encore cette semaine, en y ajoutant un grand nombre de nouvelles illusions. M. Thayer s'acquitte admirablement de ses devoirs de gérant et a réussi en peu de temps à captiver la confiance publique. Plusieurs nouvelles attractions de premier ordre figurent sur le programme de cette semaine.

Nous engageons fortement les familles et le public d'aller visiter ce nouveau lieu d'amusement.

## DANS LE MONDE IDÉAL



*Mme Flanigan.*—Tu m'aurais fait un autre mari que cela si tu avais été Denis McCarthy.

*Monsieur Flanigan.*—Si j'avais été Denis McCarthy, j'aurais pris une autre femme que cela.

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

## PENSÉES

Le mot propriétaire a été inventé par notre orgueil ; nous n'avons rien ici-bas qu'à titre de loyer.

A.-H. LEMONIER.

\*\*\*

Il est des gens qui bornent leurs succès à nuire à ceux d'autrui.

J. PETIT-SENS.

\*\*\*

Vouloir dominer les autres par un ton grossier, c'est croire s'élever en chaussant des sabots.

J. PETIT-SENS.

\*\*\*

L'oisiveté est une école de malice.

*Ecclesiaste, XXXIII, 29.*

\*\*\*

Agir dans la passion, c'est mettre à la voile pendant la tempête.

X.

\*\*\*

C'est la maigreur de l'un qui fait un ventre à l'autre.

DE BANVILLE.

\*\*\*

Le hasard est un mot qu'inventa l'ignorance.

DE BERNIS.

\*\*\*

La reconnaissance est la mémoire du cœur.

Le sourd-muet MASSIÉS.

\*\*\*

Parmi les auteurs, les pauvres d'argent retournent leurs habits, et les pauvres d'esprit leurs pensées.

J. PETIT-SENS.

\*\*\*

A talent nain, amour-propre géant.

J. PETIT-SENS.

\*\*\*

La modestie est à la vertu ce qu'un voile est à la beauté : elle en fait ressortir l'éclat.

LORD CHESTERFIELD.

## UN BEAU LUNDI

## I

Je venais d'achever ma philosophie, aux mains d'un honnête homme, qui ne me reconnaît pas du tout quand nous nous croisons sur le boulevard ; car, ainsi que moi, cet homme a fait du chemin... J'entends le chemin de Douai à Paris.

En vérité, ce n'est pas à lui que je dois les rares leçons de philosophie dont le temps m'a démontré la justesse : c'est à mon oncle et tuteur Adalbert, esprit simple et agréable, encore bien que systématique.

Qu'il m'arrivât d'exprimer devant cet oncle un vif désir, une opinion absolue, un sentiment passionné, M. Adalbert me répondait :

"Patience ! attends seulement trois ou quatre lustres... (on sourira à ce mot de *lustres*, qui est d'ailleurs très bon français, et que mon oncle lâchait sans sourciller) et tu viendras me dire : "Que j'étais bête à dix-huit ans !"

## II

Mon oncle Adalbert ne m'a pas laissé le temps de lui porter la réponse.

Sur le pas de la soixantaine, il a fini comme un beau soir d'automne.

La veille de sa mort, il me remit la liste des gens à inviter au repas des messes, avec l'indication des vins à offrir. Il m'enjoignait surtout, avec une bonne humeur étrange, de ne pas oublier un sien cousin, cultivateur aux environs de Rouen. Les deux amis ne s'étaient pas vus depuis les jours de leur commune enfance, qui remontait à l'affaire l'ualdès, un crime *bon teint*, le seul qui *soit resté*, avec le procès de La Farge, suivant les propres expressions de mon oncle. Il n'eût pas dit autrement : "On bâtissait bien dans ce temps-là."

Mon oncle Adalbert attachait une idée plaisante à cette invitation... il en riait presque.

Cette drôlerie vous peint l'homme. Il était brave et bon. Mourir était pour lui une opération aussi naturelle que dormir ou boire, et aussi prévue. Il faut bien laisser la place aux autres : tel fut son mot. Cette idée de passer du présent

## LUNE DE MIEL QUI PROMET



Elle. — Ho ! Les malheureux journaux qui annoncent notre mariage ! Tous les gens de l'hôtel vont maintenant avoir les yeux sur nous. Ce n'est pas de sitôt qu'on m'y reprendra à annoncer mon mariage !

dans l'inconnu, qui affolait d'épouvante le génie d'un Pascal et rempli d'horreur la vieillesse de Johnson, ne changeait rien à l'humeur ordinairement gaie de mon oncle, et lui inspirait même des plaisanteries d'un goût bizarre. Il mourut. Je devais tout à ce simple et large cœur, et je le pleurai sincèrement.

Cinq ou six jours s'écoulèrent, puis dix, et il fallut songer enfin au *dîner d'obit*. Dans ce pays-là, et dans bien d'autres, j'imagine, il ne ferait pas bon d'esquiver la cérémonie. Une meilleure raison, une raison sacrée eût d'ailleurs, même en l'absence de la coutume, vaincu mes répugnances : c'était la volonté du défunt.

Les gens de la campagne dominaient sur la liste de mon oncle Adalbert, qui était lui-même né dans un village du Pas-de-Calais.

La ville ne devait être représentée que par le cousin Diérick, sa femme et leurs enfants. Le nom de Diérick était accompagné sur la liste de ce précieux commentaire : "Nous nous appelons cousins... sans en être bien sûrs ; mais ils ne m'ont jamais oublié dans leurs événements."

J'écrivis moi-même les lettres d'invitation ; car je voulais que tout fût fait irréprochablement, par respect pour un mémoire chérie. Et puis, vu l'intention formelle où j'étais, après la mort de mon seul ami, de venir m'établir à Paris, vraiment ce n'était pas la peine de laisser de moi une méchante impression.

Tous les invités me répondirent affirmativement, sauf ceux de la campagne, qui ne mettent pas volontiers *la main à la plume*.

Mais je n'avais pas besoin de leur "présente" pour être sûr de leur "oui".

Mme Diérick, parlant au nom des siens, dans un aimable et correct billet de condoléances, m'annonça l'exception de son fils, qui, pour le moment, voyageait en Irlande, le reste de la famille se ferait un devoir de répondre à l'invitation posthume d'un ami aussi digne de regrets.

Ces dix lignes avaient de la tournure.

J'aurais dû être au moins intrigué... mais j'étais encore tout à mes larmes. On ne pleure pas si longtemps ; c'est le moins qu'on pleure bien. A dîner, j'eus à ma droite Mme Diérick. Le reste de la famille indiquée par sa lettre comprenait M. Diérick, dont on n'a rien à dire, et leur fille Laurence, une jeune personne remarquablement intelligente, à ce qu'on disait. Cependant, pour mon malheur, je n'avais jamais cherché à la rencontrer, la croyant desséchée par la lecture, un peu théâtrale et coquette.

Comment nier les fluides, l'instinct, le pressentiment ?

Laurence reçut mon salut et mon remerciement d'un air visiblement raide et gêné, comme si elle ressentait l'injustice de mes pensées envers elle... et je n'en avais jamais touché un mot à personne. Je n'avais pas même vu Laurence plus de quatre fois dans ma vie ; je ne lui avais jamais parlé. Sa réputation d'esprit difficile, et un mot vrai ou faux d'elle sur moi, répété bêtement, nous avait séparés pour la vie. Ce n'était pas bien grave : on lui aurait demandé ce qu'elle pensait de moi, et elle aurait répondu :

"C'est un fat !"

A quoi j'avais riposté, toujours par intermédiaire :

"Elle fait bien de le croire, car elle n'en verra jamais rien."

Et dans la rue, quoique alliés, nous ne nous regardions pas.

Malgré tout, je faillis me battre un

## POUVOIR DANGEREUX



Lui. — Je pourrais vous hypnotiser au point de vous forcer en moins d'une heure à me prendre par le cou.

Elle. — Si je voulais, je vous ferais faire la même chose en deux minutes.

jour pour elle avec Jules Périez, qui en disait du mal. Arrangez tout cela... c'est la province !

## III

Au dîner des messes, Laurence fut placée à table entre deux fermiers. L'un avait des boucles d'or aux oreilles ; l'autre, en guise de bijoux, exhibait le bout de cuivre d'un étui de pipe. La jeune fille fit bonne mine entre ses deux voisins, quoiqu'il y eût du mérite à ne pas les tenir pour des curiosités.

Quelquefois, à certaines sorties, nos regards se rencontraient. Nous avions alors, Laurence et moi, des sourires jumeaux, de ces sensations du comique, fugitives et réprimées, qui trahissaient toutes les sympathies. Même, nous échangeâmes quelques mots, où il y avait, quand j'y pense, tout un monde à poursuivre, à trouver, à reconstruire. Mais, vous le savez aussi bien que moi, lorsque la Destinée a dit : *Il arrivera ceci ou cela*, les âmes captives ont beau palpiter et battre de l'aile dans leur cage ! Et cependant trois mots de plus, dits à propos, m'eussent peut-être fait entrevoir le bonheur. Je constate simplement ; au fond, ne regrettant rien, sachant à quoi tiennent les choses, et quels inévitables retours cache le sourire ému d'une femme.

On but beaucoup de corton, *par ordre*, à ce dîner des messes. Les fermiers se déclaraient offensés, si on ne leur faisait pas raison à tout coup. Quand, aux approches du soir, on apporta soudain les lampes, je surpris l'œil de Laurence fixé sur moi avec une expression d'intense examen, de méditation et un peu aussi de reproche. Son front et son cou resplendissaient de blancheur, et je lui fus redevable de l'émoi d'une apparition, à la brusque entrée des lumières. Cet émoi ne me fut pas tout agréable. Rien ne nous



## FIN DE CYCLE



*Le pédaliste.* — Le bicycle, il n'y a que cela, mademoiselle : ça développe les muscles, refait la charpente et ainsi de suite. Ça donne de la grâce, produit un maintien élégant. De fait, sans le bicycle, je ne sais pas ce que je deviendrais.

vexe autant que de paraître animé sous l'action du vin. Je me persuadai que le corton m'avait donné trop de couleurs, que j'étais trop disposé à parler et que j'avais l'air de sourire à travers l'irradiation du vin de bourgogne. Laurence ne buvait que de l'eau rougie ; et la fraîcheur d'aube de cette tête sereine me faisait honte.

En conduisant ces dames à leur voiture, je fus encore plus frappé de ce grand air de décence romanesque, qui a fait de Laurence à mes yeux la séduction la plus adorable de ma mémoire. Et ce fut seulement lorsque le talon de son petit pied disparut dans la voiture que j'eus un rapide soupçon que ce noble amour que je rêve s'en allait peut-être avec elle. S'il est vrai que nous pouvons nous faire à toutes les femmes, je crois aussi qu'il n'y en a qu'une de faite pour nous.

Par la fenêtre de la voiture, Mme Diérick me tendit la main, en me souhaitant bon voyage, puisque j'avais annoncé mon prochain départ. Je priai Laurence de vouloir bien me donner la main aussi. C'était une main blanche, un peu maigre, mais délicieuse à sentir dans une étroite de sympathie et de raccommodement ; une main spirituelle qui ne s'irrita pas de ce que je l'avais tenue dans la mienne peut-être une seconde de trop.

## IV

La nuit suivante (la dernière ou à peu près que je dusse passer sous le toit — paternel pour moi — de l'oncle Adalbert), à travers les images attendrissantes de mon récent malheur, je vis circuler une ombre chaste et attrayante.

Je me bouchais littéralement les yeux avec les mains pour ne plus voir cette ombre, ni sa robe aux plis nobles, ni sa marche de jeune déesse dans les premiers jardins du monde naissant, ni le flot de mélodies captives qui gonflent ses lèvres

parfois entr'ouvertes sous un baiser idéal. Si je fermais les yeux, mes oreilles restaient malgré moi ouvertes, et dociles à une voix qui soupirait :

« Ce n'est point là un charme ordinaire ; tu es trop pressé de partir ; il faudrait attendre, observer... »

— Me marier, n'est-ce pas ?... non... non... jamais ! Quelle femme vaut la liberté ? Hé ! sans doute, me marier... Qu'y a-t-il là d'extraordinaire, et pourquoi mon orgueil se cabre-t-il à l'idée de demander une femme, Laurence, par exemple, en mariage ? »

Ne s'agit-il que de notre grande jeunesse à tous deux : dix-neuf et vingt-trois ans ? On pourrait ajourner la cérémonie. N'est-ce que mon su-

perstitieux et intraitable amour d'indépendance ? Soit.

Mais, dans les profondeurs de mon vrai moi, de celui qui reste pur comme la neige des hauts sommets, et que nul mensonge n'a jamais souillé, une autre folie que celle de la Prudence et de la Liberté ne détournait d'une demande en mariage. Assurément je parle du mariage tel qu'il s'exécute dans l'état présent de nos mœurs et de la civilisation.

Donc, le mariage étant, selon moi, affaire de convenance, d'amour-propre ou d'obligation pour la plupart des femmes qui se trouvent déclassées si, passé vingt et un ans, elles n'ont pas changé de nom, je ne voyais rien de flatteur, pour un cœur bien situé, à se voir accepté comme mari. J'avais vu les plus fières et les plus délicates elles-mêmes consentir à tout, plutôt que d'attendre et d'arriver aux diamants après telle ou telle de leurs amies. Il m'eût répugné d'être pris : je rêvais d'être choisi, c'est-à-dire de remonter le courant des vieilles habitudes nationales. Je m'offensais de tout ce qui accompagne le mariage tel qu'il est organisé chez nous : la cour officielle, les séries de dîners, les embrassades, le ciel à jour fixe. J'étais presque heurté dans ma sauvage pudeur ; j'étais fou de cet Orient où la femme voilée ne découvre qu'à l'ami son visage presque sacré. Où sont allées toutes ces vertus de ma jeunesse ?

## V

Alors, je partis pour Paris, et tout de suite je me jetai dans la grande cuve bouillonnante. J'y pêchai une petite renommée, c'est-à-dire le privilège, étant connu de plus de gens, d'être en lutte à plus de mensonges sur mon compte... Et puis, après ?

Ces choses étaient loin. Quatre ans de travail et d'aventures, sans presque sortir de la rue de Verneuil, me séparaient de mon ancienne existence.

Une des surprises les plus piquantes de la vie parisienne, c'est, pour un homme assez répandu, qui vient de revêtir son habit noir et son air froid pour aller dans le monde, de voir miraculeusement s'épanouir l'intimité, et de vivre par hasard sa vraie vie, dans le tumulte et l'artificiel des réunions hebdomadaires d'une maison à la mode.

J'eus ce bonheur, un certain soir que je ne me rappelle pas uniquement, parce que mes vingt-sept ans sonnaient ce jour-là, et que je les avais célébrés par une séance prolongée de méditation et de réminiscences au coin du feu. Il faut ajouter que ce jour-là je fis une rencontre merveilleuse, et je doute qu'il me soit donné de redevenir aussi heureux que je le fus à la suite de cette rencontre.

C'était en janvier dernier, un lundi, jour de réception chez Mme X..., dont les *assemblées* sont des plus agréables de Paris.

Quoique je fusse un habitué de deux ans à ces soirées, et ami du maître de la maison, je ne crois pas que j'eusse jamais eu l'occasion d'échanger dix phrases avec sa femme. Lorsque j'allais lui faire mon salut en entrant, c'était tout un

## LE TEA PARTY



UNE ALLIANCE A L'HORIZON.

voyage d'explorations à travers des étalages de brochettes et de bûissons de volants de dentelles. Aussi Mme X... ne me connaissait rigoureusement que de nom. Mais ce fameux lundi, thème de mon souvenir ému, c'était comme le monde renversé ; et je fus stupéfait, en arrivant à l'heure où d'ordinaire les salons étaient remplis, de trouver un cercle restreint, le maître absent, Mme X... plongé dans une causeuse, côte à côte avec une autre dame de vingt-trois à vingt-cinq ans, qui ne m'intéressa guère tout d'abord.

A l'annonce de mon nom, Mme X... eut un sourire de bienvenue, et me tendit gracieusement la main :

— Vous nous êtes resté fidèle, au moins, vous !

— Quel malheur s'est donc abattu sur ce toit hospitalier ?

— Un très petit malheur : on a beaucoup dansé la semaine dernière ; il y a ce soir deux premières représentations, énormément de gripes... enfin on ne vient pas, vous le voyez du reste. Lorsqu'aux environs de minuit tous nos déserteurs vont arriver avec d'hypocrites figures d'ennui, faisons la comédie, risqua-t-elle gaiement, de ceux qui se sont beaucoup amusés.

Cependant, la dame assise à côté de Mme X... avait la bonté de m'examiner avec une certaine attention. Ma vue assez faible m'impose de ne jamais regarder les gens, à moins que je ne sois prévenu, et cela de crainte de méprise. Je m'inclinai vaguement du côté de l'étrangère.

— Votre vertu mendierait-elle déjà sa récompense ? fit Mme X... Je croyais cependant inutile de vous présenter. Je me flattais même d'une petite scène de reconnaissance.

— Je ne voyais pas encore — ce qui s'appelle voir ; — mais l'aube se levait peu à peu sur mon obscurité.

— Je crois bien, lui dis-je, ne pas rencontrer madame pour la première fois ; aussi je ne me pardonne pas d'hésiter.

— Voilà un excès d'amabilité qui gêne tout, fit la dame avec une petite moue de mépris ; j'aimais mieux le premier mouvement.

— Je demande une minute pour vous rendre moins rigoureuse envers le second.

— Pas même une minute, fit la maîtresse de la maison ; mon rôle est de présenter, je présente...

Emporté par la situation, j'eus le mauvais goût de l'interrompre :

— Si j'ai hésité, quant à l'époque de notre rencontre antérieure, je suis sûr au moins du nom de baptême de madame. C'est déjà quelque chose, n'est-ce pas ? Un gage, si je gagne. Eh bien ! vos parents et ceux à qui vous le permettez, vous appellent Laurence.

Mon gage fut l'extrémité de trois doigts gantés de gris, avancés bravement vers ma main.

— Ce n'est de même pas la première fois que j'ai ce bonheur, lui dis-je avec émotion, en pressant ces doigts gracieux.

— C'est vrai, fit Laurence simplement. Cependant, reprit-elle, nous ne nous sommes jamais parlé.

— Jamais... jamais ? Et si je prouve ?

— Prouvez... mais sans gage, je ne vais pas me mettre en frais, je serai très bref. Eh bien ! oui, nous nous sommes parlé une fois, il y a quatre ans, à l'issue d'un dîner de famille. Nous nous sommes dit un mot, un seul, à la vérité.

— Quel mot ?

— Adieu !

— Adieu ! murmura Laurence.

Mais ce n'est rien de dire *murmura*.

A quelle musique emprunter un terme, une image pour exprimer justement la douceur profonde, la pensée, l'âme de cette voix ?

Une note aiguë, la voix à présent de Mme X... vint couper notre rêverie.

— Je vous laisse, dit-elle, maintenant que vous vous êtes reconnus sans moi, causer à votre aise

## MASCOTTE PERFIDE



Rouveau. — As-tu perdu quelque chose ?

Bouleau. — Oui, ma piastre de chance. Elle avait fait un trou dans ma poche.

ensemble des adjoints, des *Leblanc*, des *Leroux* et des *Lefebvre*, qui ne peuvent manquer d'être liés à vos souvenirs d'enfance, et je vais m'occuper de cette dame là-bas, qui est très formaliste.

La *dame formaliste* était une invention gracieuse de Mme X..., qui alla, j'en ai peur, troubler un agréable duo, par égard pour le nôtre.

La conversation s'engagea dès lors librement entre Laurence et moi.

— Aimez-vous Paris ? madame.

— Non, me dit-elle, je le quitterai volontiers et je ne demanderai pas à y revenir.

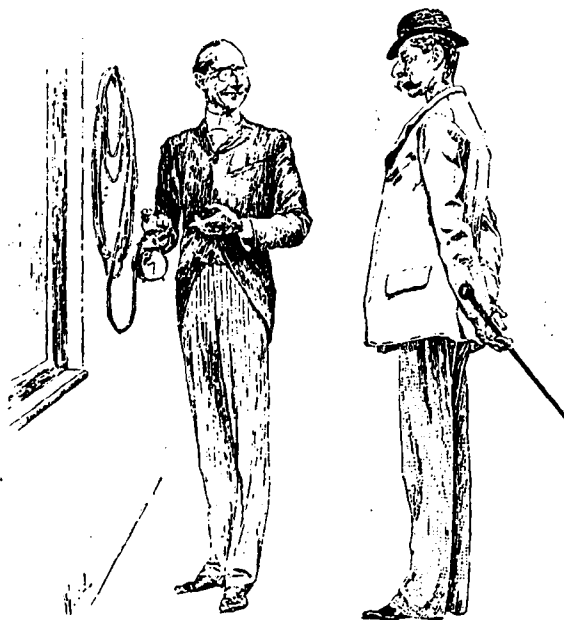
Evidemment, Laurence ne voulait pas être entendue au pied de la lettre. Il y avait, dans ce qu'elle disait, au moins en me parlant, un sens intérieur, mais transparent, et son langage détourné, incomplet, était comme la pudeur d'une pensée fière et aimant la retraite.

Comme je la devinais tout de suite ! Comme elle me fut chère sur l'heure, et comme je fus heureux de l'aimer !

Je me retrouvais devant elle, éclatante et jeune ainsi qu'à ses dix-huit ans, sous un voile de fière modestie. Malgré sa réserve un peu farouche, je devinais en elle quelque chose qui ressemblait à un plaisir de cœur.

Ah ! la noble et chère Laurence ! Si mes yeux ne lui ont pas dit la reconnaissance et le désespoir mêlés d'une âme... digne d'elle, et trop tard

## A BREVETER



Edouard. — Pourquoi cette corde ?

Joseph. — Tu vois ! Il y a un réveille-matin au bout. Quand les chats me font une sérénade la nuit, je fais partir la sonnerie et je le leur envoie par la tête. Ça n'est pas long, la musique.

résolue, cent volumes ne le diront pas...

Et puis, nous causâmes un peu des livres, mais pas longtemps : ils ne sont que des prétextes, des thèmes ; et nous en avons assez avec ce livre qui, bien ou mal écrit, efface tous les autres et s'appelle la vie !

Nous étions d'accord sur mille délicatesses de sentiment ; l'enthousiasme des pensées intimes qu'on se croyait seul à connaître, et qu'on voit refléter dans des yeux qui font aimer, m'envalissait rapidement.

Cependant, la soirée s'avancait, un certain nombre de retardataires avaient fait leur entrée ; de cette façon, notre duo pouvait espérer l'être bientôt protégé par un double rempart de sièges et de fauteuils.

Le romancier X..., un esprit célèbre et jovial, vint interrompre un moment notre tête-à-tête, et la petite provinciale, d'ailleurs très sensible aux renommées de la plume, l'accueillit avec un sang-froid et une égalité d'armes, dans ces légères et redoutables escarmouches parisiennes, qui me parurent frapper l'écrivain d'une certaine admiration.

Le piano hasarda une valse à la mode ; la maîtresse de la maison, jeune et amie du tournoiement, donna un exemple sur-le-champ suivi.

Il advint donc que bientôt, Laurence et moi, nous fûmes entièrement abandonnés à nous-mêmes, dans ce désert que fait à messieurs et à mesdames de la tapisserie, l'égoïsme (à deux) des valseurs.

J'invitai Laurence, elle refusa. — Pourquoi non, madame ? — Parce que je n'aime à valser que cinq minutes seulement.

— Eh bien ! soit, cinq minutes !

— Et que répondrai je à ceux qui viendront m'inviter ensuite, et qui m'auront vue danser avec vous ?

— Que vous êtes fatiguée : voilà ce que vous répondrez.

— Cela serait parfait... si vous ne me teniez pas compagnie depuis une heure ; mais avec ce précédent, cela aurait trop l'air, convenez-en, d'un parti pris d'exclusion.

— Madame, vous êtes bien raisonnable.

— Avouez que c'est *raisonneuse* que vous pensez ?

— Soit... et après ?

— Après ? Supposez que je viens de vous accorder avec plaisir cette valse, qu'elle est finie... et continuons de causer.

— Vous êtes délicieuse ! madame.

— Alors je retire la supposition.

— Alors, je retire *Madame* et j'use de mes droits : cousine Laurence, je ne suis d'aucune façon le premier venu pour vous, ma personne vous est connue, et, de plus, vous m'avez fait l'honneur de lire, avec une certaine suite, les choses signées de mon nom...

— Qu'en savez-vous ?

— L'eussé-je ignoré, que j'en serais sûr à présent. Moi je puis vous parler sans madrigal d'une image lointaine, à mon insu, chérie. Eh bien ! oui, sur la muraille de ma vie (l'image n'est pas de moi, mais elle rend ma pensée), il y a un clou où votre souvenir demeurerait accroché. Cela n'est point de la galanterie : je ne vous fais point la cour, je vous ouvre mon âme.

Cette base acceptée, voulez-vous bien m'aider à écarter de notre conversation tout air de duel et de joute d'esprit ? Imaginez que je suis aussi bien votre ami de toujours que j'ai été votre voisin d'enfance, que vous vous intéressez à moi autant que je me fie en vous, qu'un grand attrait mutuel nous réunit : celui de savoir que nous comprendrons tout l'un de l'autre ; alors enfin je pourrai vous dire dans toute la vérité de ma joie : Oui, j'ai eu, ce soir, à vous retrouver, le plus vrai plaisir, le seul approchant du bonheur que j'aurai connu depuis dix ans !

Laurence me tendit la main.

— Vous avez raison, me dit-elle, de ne pas pré-

tendre à me tenir un langage que je n'aurais pas le droit de permettre. Celui de l'amitié, au contraire, et surtout de la vôtre, me sera infiniment agréable. Mais vous m'aviez bien oubliée, je crois.

—Et vous, vous souveniez-vous donc si bien ?

—Oh ! moi, répondit-elle en rougissant, à une vie très peu accidentée j'unis la mémoire la plus fidèle d'une foule de petites circonstances. Il n'y a donc pas lieu de trop vous flatter, vous le voyez.

Cette gracieuse personne était en vérité fort singulière. Dans moins de cinq minutes, elle s'épanouissait et se refermait comme une corolle capricieuse et vite effleurée. On n'aurait su dire sous lequel de ses deux aspects d'abandon ou de scrupule elle était la plus séduisante. Elle se méprenait à ma subite admiration de cœur et de tête. Elle me croyait peut-être menaçant et tortueux. Je n'étais qu'un enfant, un poète, heureux pour la première fois d'un bonheur frais éclos, et tout fleuri d'espérances. L'aurole de la vingtième année renaissait et me transfigurait le monde.

—En m'interrogeant de nouveau, je ne vois rien, madame, qui aurait pu m'être aussi doux et aussi cher que de vous retrouver ce soir.

—C'est vrai ? fit-elle, interrogativement cette fois.

—Vrai... comme un premier amour.

—Moi aussi, riposta Laurence avec une nuance de mécontentement (à cause du mot : *amour*), moi aussi, je suis fort aise de rencontrer, dans ce monde étranger, un compatriote bien informé qui va se mettre au service de ma curiosité. Commençons tout de suite, si vous voulez. Quelle est cette jeune fille, là-bas, qui vient d'entrer et qui ne paraît pas plus de seize à dix-sept ans ? Elle est très gentille.

—C'est une cousine de Mme X...

—Vous n'êtes pas marié ?

La question venait bien à propos !

—Non, madame, je ne suis pas marié, et cela me rappelle que j'ai négligé ce matin ma prière quotidienne de remerciements au ciel.

—Ah ! vous aussi, vous faites de ces plaisanteries-là sur le mariage ! C'est très original... d'autant que, si je me mets à en dire du bien, parions que vous allez renchérir ?

—Et pourquoi non ? si cela devait vous être agréable.

—Peut-être n'avez-vous pas bien compris ma question. Je voulais dire que, si j'étais homme, libre et de votre âge, voilà celle que je voudrais épouser. Elle est charmante, cette enfant ; vous auriez le premier sourire de son cœur.

—A cet âge-là, il n'y pas de premier sourire : on sourit toujours, cela fait partie de l'uniforme, on sourit à tout et à tous, indistinctement... et l'on épouse de même. Voilà pourquoi je ne suis pas marié ; et pourquoi, surtout, je ne l'eusse pas fait suivant votre idéal.

—Voilà bien de belles années perdues pour une méchante et fausse théorie ! répondit Laurence avec plus d'expression qu'elle n'en avait mis jusque là dans ses paroles.

Généralement elle parlait à demi-voix, mais sans dureté ni gaucherie... un parler juste, presté et clair, le parler de l'intelligence. Je n'ai pas décrit sa personne ; ces sortes de descriptions ont beaucoup de mal à ne pas être des jeux de plume que le lecteur évite à bon droit. A première vue, rien d'extraordinaire chez Laurence au repos ; mais, en un instant, le charme d'une harmonie vous envahissait. Au bout d'un quart d'heure on l'aimait pour toujours. Quel orgueil sous cette modération ! Quel triomphe de la compréhension ! Et comme on sentait que tout ce que l'on trouverait d'élevé et de vraiment spirituel irait droit à ce cœur froid et sauvage ! Laurence est un des rares exemples que j'aie vus de la prédominance de la volonté chez une femme. Je retrouvais là ma Parisienne idéale, telle qu'il y en avait plus d'une, avant que Paris fut devenu la mangeoire et la tabagie des Kalmouks et des Coptes... avant que les prétendues grandes dames manquaient à leur nom pour un souper, et servissent d'enseigne aux couturiers. *Vamancando l'animo*, disait Monti. Laurence était une âme. Sur sa tête, mécontente ou joyeuse, mais toujours charmante, ses cheveux blonds, d'un blond vivant, rappelaient des ailes endormies ; le

front mat, les yeux pensifs, mais s'éclairant dix fois dans un même rayon, quand une parole, une idée avait ému en elle le clavier intérieur. Ne se livrant pas toujours à deviner, mais d'une loyauté unique dans l'aveu de son plaisir et de son approbation. Rien de prononcé au physique, tout en aurore et en espoir... d'élégantes épaules, une poitrine jeune. Je reconnaissais à peu près la femme ; mais je ne voyais pas du tout la mère. Cependant, elle devait être mariée de trois ans au moins. Sa grande perfection était la taille, la démarche. Pour ceux qui aiment la musique, le rythme, c'était comme une page de Mozart de la voir se lever, aller vers quelqu'un. J'aurais voulu questionner à part Mme X..., afin de savoir au juste où Laurence en était de ses attaches de famille, si elle avait encore ses parents, le nom de son mari, toutes choses qui ne peuvent se demander en face. Précisément, la maîtresse de la maison vint à passer près de nous, mais elle était engagée ailleurs et se borna à nous glisser rapidement :

—Que va dire, ma chère Laurence, celui qui est si ombrageux, et qui vous a si péniblement confiée à moi, lorsqu'il saura que je vous ai laissée en dialogue réglé avec un jeune homme ?

—Madame, dis-je à cette voisine inespérée, êtes-vous à Paris depuis longtemps ?

En vérité, il était plus que temps de s'expliquer, ou du moins qu'elle s'expliquât. Par quel enchaînement de faits, par quelles ramifications d'amis et de connaissances retrouvais-je Laurence installée sur le pied de l'intimité familière chez Mme X...

A cet interrogatoire détourné, Laurence répondit en peu de mots qui suffirent à mon instruction. Son père avait été l'intime du père de Mme X... Les deux jeunes femmes n'en étaient pas précisément aux termes d'amies d'enfance ou du couvent, mais elles s'étaient liées assez pour que Laurence fût parfaitement à son aise, en acceptant l'hospitalité des X... à Paris.

—Et si, contre l'usage, me dit-elle, et par une dérogation unique, vous me voyez seule ici, c'est que M. X... a entraîné le reste de *mon monde* à une première représentation.

—Et vous n'y avez pas tenu plus que cela pour votre compte ?

—Non, ce soir, j'aimais mieux causer, et, grâce à vous, le premier sujet de conversation qui m'a toujours tenu au cœur, aussi bien quand j'y étais directement intéressée que depuis qu'il m'est permis de me considérer comme étant de la galerie.

Il vous semble, pour tout dire en un mot, que jeune fille signifie naïveté, instinct irrécusable de s'appeler madame... que de dix-sept à vingt ans, et plus tard peut-être, nous nous marions pour nous marier ; enfin que notre cœur n'est pas noble, et qu'il n'y a rien de flatteur pour une âme délicate, dans notre consentement à changer de nom. Je pourrais vous répondre que nous subissons une autorité, des lois et des coutumes que nous n'avons pas faites ; mais j'aime mieux vous dire qu'il y aurait pour l'homme gratifié de cette âme délicate, mieux à faire que de nous condamner. Je lui entrevois un rôle touchant et distingué : conquérir ce qu'il vient d'acquiescer ; se faire pardonner son privilège ; poétiser son droit avec de la bonté... voilà la vraie poésie, s'il vous en faut. Elle n'existe pas seulement dans mon programme et dans votre rêve. Elle est dans la réalité. Quant à cette indifférence que vous nous prêtez, monsieur, — accepter la main de celui-ci ou de celui-là, après avoir impartialement souri à tout le monde, — je connais parini nous plus d'un trait de constance que vous ne devineriez pas ; trait d'autant plus surprenant qu'on était quelquefois seule à aimer, qu'on est restée fidèle à un souvenir, à un rêve, à une bonne pensée, à un serrement de main qui croyait ne rien dire, et qui engageait cependant pour la vie une de ces petites naïvetés que vous croyez pétrées de frivolités !

—Un serrement de main ? dis-je.

—Pardon, ceci n'est pas mon secret, et je me suis laissé entraîner trop loin par votre attention de converti. Si nous nous connaissions mieux, je pourrais vous dire cette histoire dont j'ai été le témoin. Rien donc qui ne soit prouvé pour moi dans ce que vous allez taxer peut-être d'in vraisemblance. J'ai connu une jeune fille...

—L'ai-je connue aussi ? Excusez ma curiosité ; mais il s'agit probablement de notre pays natal.

—Je ne crois pas que vous l'ayez connue... j'en suis même certaine.

Cela fut dit si naturellement, que l'espèce de palpitation que je sentais tout à l'heure se soulever dans les retraites involées de mon cœur s'apaisa ; je m'étais trompé... J'allais entendre l'histoire de n'importe qui.

—Inutile de vous nommer les personnages ; l'un a disparu ; quant à l'autre, on en a dit du mal, inutile à réveiller. Elle passait pour coquette et folle, et se mourait au dedans de tendresse et de sensibilité. Il faut tout vous dire : c'était une vision d'enfance. L'objet de ce culte et de ce dévouement intérieurs n'en a jamais rien su ; il n'a pas su comme l'imagination d'une petite pensionnaire s'était attendrie à le voir si triste aux promenades du jeudi, sous sa tunique de collégien... comme les vœux d'une jeune fille ont servi ses premiers pas dans le monde. Mon amie est réputée riche et d'une figure agréable ; elle a eu plus de demandes qu'elle n'eût voulu. J'ai connu toutes ces demandes. Il y en avait d'absolument acceptables, n'eût été je ne sais quelle ombre qui venait lui soupçonner : "Tu n'es pas libre, attends, rappelle-toi ce regard, cette étroite imprévue de vos mains." Aussi, elle ne s'est pas mariée, et le temps a marché et mis le sceau d'une résolution définitive à ce qui n'était d'abord que simple délai. Vous croyez peut-être qu'elle s'est aigrie, qu'elle en a voulu à celui que, d'après ces vagues indications, elle pouvait regarder comme traître à un engagement muet ? Eh bien, non. Elle lui a voué toute sa pensée, et même une certaine reconnaissance.

Laurence me conta cette histoire d'une voix égale, sûre d'elle-même, sans attendrissement. Tout au plus à la précipitation du débit, augurait-on qu'elle avait soif depuis longtemps de la conter. Moi, j'avais le plus grand mal à retenir une larme, malgré le flegme de ma voisine.

—En raison même de mes précédentes objections à l'endroit du mariage, madame, j'aurais tenu pour bonheur divin d'épouser une femme de ce caractère. Mais lorsque, ainsi que moi, on arrive habituellement un peu trop tard partout où l'on va, il faut bien se consoler avec des théories et des maximes.

—Tenez, voici mon père qui rentre avec M. X...

A ce moment, la maîtresse de la maison vint nous rejoindre définitivement.

—Vous m'avez empêchée, me dit-elle, de vous présenter tout à l'heure. Je prends ma revanche. Pourquoi, monsieur Evariste, si vous êtes sûr de connaître Laurence, l'appellez-vous madame ? C'est mademoiselle qu'il faut dire.

—Bien que vous n'avez pas deviné, voici tout de même un gage," fit Laurence avec un sourire de bonne fée, en avançant une main que, cette fois, je ne laisserai plus s'en aller de la mienne.

LOUIS DÉPRET.

## PAS POUR L'INSPIRATION

*Le romancier.* — Avant de commencer un nouveau volume, j'ai toujours le soin d'ouvrir d'abord une petite bouteille...

*Charles Saitout.* — Ah ! oui, pour l'inspiration ? Une petite bouteille de Champagne ?

*Le romancier.* — Non : une bouteille d'oncre. Quand elle est épuisée, c'est signe que mon roman est assez long.

## MAL PROPORTIONNÉS

*Lui.* — Voulez-vous accepter ma main et ma fortune ?

*Elle.* — Merci : l'une est trop grande et l'autre trop petite.

## CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épiciers pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à \$3.00 et \$1.00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

DIFFICULTE APLANIE



I

*Pat.*—Ha ! Nous allons voir! C'est toi qui m'a traité de menteur ?

*Dan.*—Oui, c'est moi.

II

*Pat.*—Eh bien ! Je ne te crois pas.

UNE DÉCEPTION

AIN-ALI est un de ces frais villages d'Algérie qui laissent une impression délicate quand on ne fait qu'y passer. — Après avoir parcouru en chemin de fer des longueurs interminables de plaines dénudées, traversé des montagnes arides, on se sent renaître à la vue d'un bouquet de verdure, au milieu duquel les maisons, coquettes et blanches comme une parure de mariée, semblent vouloir se dissimuler. L'oasis vous attire et pour ne pas emporter un regret, vous vous décidez à faire une halte dans ce coin verdoyant.

C'est ainsi que je débarquai à Ain-Ali, gros bourg à l'aspect engageant, où tout semble vous souhaiter la bienvenue.

C'était le matin, j'avais quelques instants à dépenser avant le déjeuner et je ne trouvais rien de mieux à faire qu'une promenade en guise d'apéritif.

Une allée bien ombragée s'offre à ma vue ; on me dit qu'elle conduit au bordj ; je la prends à tout hasard.

J'avais je ne sais quelle joie au cœur, tout semblait me sourire ; on sentait de la gaieté dans l'air — effet du printemps, sans doute, — le soleil se jouait dans les arbres et deux jolis ruisselets, courant de chaque côté de mon allée, me berçaient de leur frais gazouillis.

Ne prenez pas *mon allée* à la lettre : j'étais riche de mes vingt ans, âge heureux où chacun se dit : la terre est mon domaine.

Je marchais donc sans hâte, tout entier à ma rêverie, quand, en relevant la tête, j'aperçois une forme radieuse : c'était une jeune fille, seize ans à peine. Il n'y a que le printemps de la vie pour donner ce charme, cette grâce... Elle était vêtue de blanc ; un large chapeau de dentelle ombrageait sa nuque, d'où s'échappaient une foule de boucles capricieuses que la brise agitait doucement.

Involontairement je songeai aux nobles châtelaines des temps passés et, tout en cherchant du regard le castel aux tourelles élancées, je fredonnais l'air des *Huguenots* : " Plus blanche que la blanche hermine..." quand le bordj carré et massif, que j'entrevois au loin, me ramène à la réalité.

Elle doit être belle, me dis-je, belle comme une déesse, et déjà je crois sentir le parfum de sa bouche plus fraîche que la grenade ; mon imagination ravie me laisse entrevoir un sourire plein de charme, et des yeux !... deux étoiles !

Ses yeux ! ils sont noirs, sans doute. Peut-être sont-ils bleus, de ce bleu profond du ciel qui vous fait songer à l'infini !

Je me rapprochais d'elle de plus en plus ; j'avais beau marcher lentement, j'allais la rejoindre, et je ne voulais pas la dépasser sans, tout au moins, lui adresser la parole. Je n'ai

que le temps de prendre mon chapeau à la main et de m'incliner respectueusement pour lui poser une question, banale il est vrai, mais qui me permettra d'entendre la musique de sa voix et d'admirer l'éclat de ses yeux bleus ou noirs.

— Mademoiselle ? dis-je tendrement. — Elle se retourne... Horreur ! J'avais devant moi un masque fardé, plâtré, badigeonné !...

Je laisse échapper mon chapeau, et je reste là, regardant d'un air ahuri celle que tout à l'heure, je prenais pour une divinité. Ses yeux ! Ah ! bien oui ! parlons en, mais ne me demandez pas leur couleur ; je n'ai vu que l'affreuse arcade dessinée par le pinceau sur les sourcils absents ; sa bouche... peinte ; son sourire, une grimace, laissant entrevoir des dents fausses et ces boucles capricieuses qui me paraissaient voltiger si agréablement sur sa nuque blanche... une horrible perruque !

J'étais fou. Je ramasse mon chapeau d'un coup de poing furieux, je l'enfonce sur ma tête et je pars en courant.

J'arrive à l'hôtel où je mange à la hâte. La maîtresse du logis me regarde d'un drôle d'air ; je

me sens tout disposé à lui chercher dispute. Réflexion faite, je paie et je cours à la gare, pour fuir cet affreux pays où les femmes sont peintes et les arbres aussi, qui sait ?...

Un train allait partir, prendre mon billet, sauter dans un wagon, c'est l'affaire d'un instant, et je file. Ouf !!

KLEDSOL.

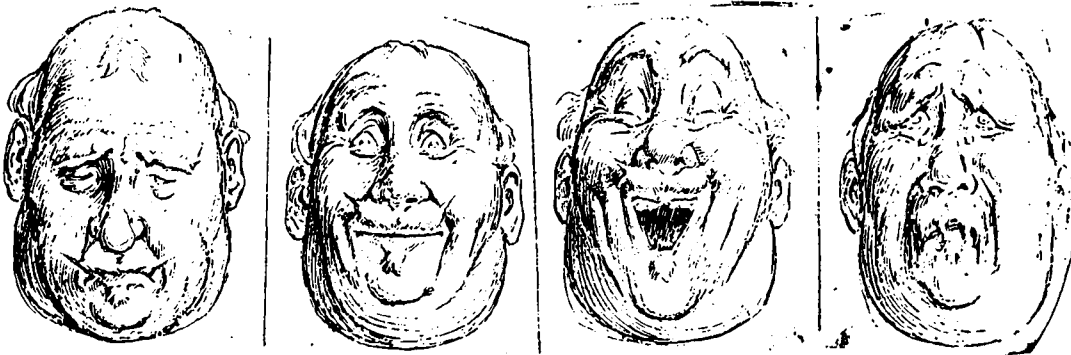
POUR LES HOPITAUX

La charité prend parfois des formes bizarres, que justifie du reste son but : nous en pouvons citer un exemple que les dames de Sydney viennent de donner récemment. Il s'agissait de fournir aux hôpitaux les fonds nécessaires pour donner des secours gratuits aux pauvres : les dames qui se mirent à la tête du mouvement résolurent de quêter, mais d'une façon originale, dans la rue, et en saisissant les gens au moment où ils se rendent au travail, que ce soient les ouvriers, les patrons, les employés, à l'instant où ils gagnent leur atelier, leur magasin, leur bureau. Comme bureaux, magasins et ateliers ouvrent à 9 heures à Sydney, il fallait que les quêtesuses fussent prêtes vers 8 heures. En effet, un samedi matin, à 8 heures, toutes les rues de la ville et des faubourgs étaient bloquées : à chaque extrémité de rue, barrant presque la chaussée, était une énorme caisse carrée entourée d'une pièce de calicot portant une croix de Genève et ces mots : " Pour les hôpitaux, s'il vous plaît ". Trois jeunes filles gardaient les trottoirs et la caisse, armées d'aumônières, quêtant près de chaque passant ; quand l'aumônière était pleine, elles allaient la vider dans une grande poche de toile que contenait la caisse. C'était un spectacle curieux que de voir ces dames habillées luxueusement et quêtant dans la rue ; cela s'est prolongé pendant presque toute la journée, et aucun passant n'a pu sans doute échapper à cet état de siège d'un nouveau genre. On ne s'étonnera pas si les hôpitaux en ont tiré une jolie somme.

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à \$3.00 et \$4.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

AU THÉÂTRE

LES IMPRESSIONS D'UN SPECTATEUR



I

Attendant le lever du rideau.

II

Apparition de la favorite.

III

Une farce du bas comique.

IV

L'héroïne maltraitée.



V

Le bandit triomphant.



VI

Scène d'amour.



VII

Ballet.

## UNIS PAR LE "NECTAR"



Capitaine Leblanc.—Mon cher artiste, nos professions diffèrent, mais cela n'empêche pas qu'en plein désert du Sahara nous sommes réunis par les mêmes goûts.

L'artiste.—En effet, capitaine, je vous sentais venir de loin, grâce à l'arôme si délicat du "Nectar" que vous fumez comme moi.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

## PREMIÈRE PARTIE

## XIII

UNE IDÉE DE CORNELIA CASCABEL

(Suite).

Les chiens Wagram et Marengo furent amenés sur l'espace réservé devant la *Belle-Roulotte*, et ils émerveillèrent les indigènes, peu habitués à ces exercices qui mettent en relief l'intelligence des animaux. Puis lorsque John Bull vint exécuter ses tours de voltige sur le dos de l'épagneul et du caniche, il le fit avec une telle souplesse et de si drôlatiques attitudes qu'il dérida la gravité indienne.

Et, pendant ce temps, Sandre ne cessait de jouer du cornet à pleins poumons, Cornélia du tambour, Clou de la grosse caisse. Si, après cela, les Alaskiens n'étaient pas édifiés sur le puissant effet que l'on peut tirer d'un orchestre européen, c'est qu'ils manquaient de sens artiste.

Jusqu'alors le groupe masqué n'avait pas fait un mouvement, ne jugeant pas, évidemment, que l'instant fût d'entrer en scène. Il se réservait.

"Mademoiselle Napoléone, danseuse de haute corde!" cria Clou à travers un porte-voix.

Et la fillette, présentée par son illustre père, fit son entrée à la vue du public.

Elle dansa d'abord avec une grâce qui lui valut nombre d'applaudissements, lesquels ne se traduisaient point par des cris ou des claquements de mains, mais par de simples hochements de tête, non moins significatifs. Et il en fut de même, lorsqu'on la vit s'élançer sur une corde tendue entre deux tréteaux, marcher, courir, voltiger avec une aisance qui fut particulièrement admirée des Indiennes.

"A mon tour!" s'écria le jeune Sandre.

Et le voilà qui vient, salue en se frappant la nuque, se démène, se tortille, se disloque, se contorsionne, se dépense en déhanchements et culbutes, qui fait de ses bras ses jambes et de ses jambes ses bras, tantôt lézard, tantôt grenouille, et achève ses exercices par le double saut périlleux.

Cette fois encore, il eut son succès ordinaire. Mais à peine avait-il remercié l'assistance en courbant la tête jusqu'à ses pieds, qu'un Indien de son âge, se détachant du groupe, vint se présenter, après avoir enlevé son masque.

Et, tout ce travail que venait d'exécuter Sandre, ce jeune indigène l'exécuta avec une souplesse d'échine, une sûreté de mouvements, qui ne laissaient rien à désirer dans l'art de l'acrobate. S'il était moins gracieux que le puiné des Cascabel, il n'était pas moins étonnant. Aussi provoqua-t-il parmi les indigènes les hochements de tête les plus enthousiastes.

On peut être sûr que le personnel de la *Belle-Roulotte* eut le bon goût de joindre ses applaudissements à ceux du public. Mais, ne voulant pas rester en arrière, M. Cascabel fit signe à Jean de commencer ses tours de jongleur pour lesquels il le croyait sans égal.

Jean sentit qu'il avait à soutenir l'honneur de la famille. Encouragé par un geste de M. Serge et par un sourire de Kayette, il prit successivement ses bouteilles, ses assiettes, ses boules, ses couteaux, ses disques, ses bâtonnets, et l'on peut dire qu'il se surpassa dans ses exercices.

M. Cascabel ne put s'empêcher de jeter sur les Indiens un regard de satisfaction dans lequel on sentait comme une sorte de défi. Il semblait dire en se tournant vers le groupe masqué :

"Eh bien! vous autres, faites-en donc autant!"

Cela fut compris, sans doute, car, sur un geste du tyhi, un autre Indien, se démasquant, s'élança hors du groupe.

C'était le magicien Fir-fu; lui aussi, avait sa réputation à soutenir en l'honneur de la race indigène.

Et alors, saisissant l'un après l'autre les ustensiles dont Jean avait fait usage, le voilà qui reprend un à un les exercices de son rival, croisant les couteaux et les bouteilles, les disques et les anneaux, les boules et les bâtonnets, et cela, avec une élégance d'attitude et une sûreté de mains égales à celle de Jean Cascabel.

Clou, habitué à n'admirer que le patron et sa famille, était absolument interloqué, "ouvrant des yeux comme des chatières et faisant des orilles comme son chapeau."

Cette fois, M. Cascabel n'applaudit que par politesse et du bout des doigts.

"Mâtin! murmura-t-il, ils vont bien, les Peaux-Rouges!... Voyez-vous cela!... Des gens sans éducation! Eh bien! Nous allons leur en remonter!"

Au fond, il était très décontenancé d'avoir trouvé des concurrents là où il ne croyait trouver que des admirateurs. Et quels concurrents? De simples indigènes de l'Alaska, autant dire des sauvages! Son amour-propre d'artiste en fut singulièrement rabattu. Que diable! on est saltimbanque ou on ne l'est pas!

"Allons, enfants, s'écria-t-il d'une voix tonnante, à la pyramide humaine!"

Et tous se précipitèrent vers lui, comme à un assaut. Il s'était solidement campé, les jambes écartées, les reins saillants, le torse largement développé. Sur son épaule droite, Jean s'était hissé lestement, donnant la main à Clou, debout sur son épaule gauche. A son tour, Sandre s'était placé droit sur sa tête, et, au dessus de lui, Napoléone couronnait l'édifice, arrondissant ses deux bras pour envoyer des baisers à la foule.

La pyramide française était à peine construite, qu'une autre, la pyramide indigène, se dressa en face d'elle. Sans quitter ses masques, le groupe s'est disposé, non plus sur cinq mais sur sept échelons, et domine d'un étage la famille Cascabel. Pyramide contre pyramide!

Et alors, cette fois, cris et hurrahs des Indiens, qui éclatent en l'honneur de leurs tribus. La vieille Europe était vaincue par la jeune Amérique, et quelle Amérique!... Celle des Co-Youkons, des Tananas et des Tatanchoks!

M. Cascabel, honteux et confus, n'ayant pu retenir un faux mouvement, faillit précipiter sa famille à terre.

"Ah! c'est comme cela! dit-il, après s'être débarrassé de son fardeau humain.

—Calmez vous, mon ami! lui dit M. Serge. Cela ne vaut pas la peine de...

—Pas la peine!... On voit bien que vous n'êtes pas artiste, monsieur Serge!"

Puis, se retournant vers sa femme :

"Allons, Cornélia, la lutte à main plate! s'écria-t-il. Nous verrons lequel de ces sauvages

osera se mesurer avec la "vainqueur de Chicago!"

Mme Cascabel ne bougea point.

"Eh bien, Cornélia?..."

—Non, César!

—Tu ne veux pas lutter avec ces singes et relever l'honneur de la famille?..."

—Je le releverai, se contenta de répondre Cornélia. Laisse-moi faire... J'ai mon idée!"

Et lorsque cette femme étonnante avait une idée, mieux valait la lui laisser mettre à exécution sans la contrarier. Elle aussi n'avait pas été moins humiliée que son mari du succès des Indiens, et il était probable qu'elle leur réservait quelque tour de sa façon.

En effet, Cornélia était retournée à la *Belle-Roulotte*, laissant son époux inquiet, quelque confiance qu'il eût dans l'intelligence et dans l'imagination de son épouse.

Deux minutes après, Mme Cascabel reparut et vint se placer en face du groupe des Indiens, qui se reforma autour d'elle.

Puis, s'adressant à l'agent principal du fort, elle le pria de répéter aux indigènes ce qu'elle allait dire.

Et voici ce qui fut traduit mot pour mot dans le pur langage de la province alaskienne :

"Indiens et Indiennes, vous avez montré, dans ces exercices de force et d'adresse, des talents qui méritent une récompense, et, cette récompense, je vous l'apporte..."

Silence général et vive attention de l'assemblée.

"Vous voyez mes mains? reprit Cornélia. Elles ont été plus d'une fois serrées par les plus augustes personnages du vieux monde! Vous voyez mes joues? Elles ont souvent reçu les baisers des plus puissants souverains de l'Europe! Eh bien! ces mains, ces joues, elles vous appartiennent!... Indiens de l'Amérique, venez les baiser, venez les prendre!"

Et, ma foi, les indigènes ne songèrent point à se faire prier. Jamais ils ne retrouveraient pareille occasion d'embrasser les mains d'une aussi superbe femme.

L'un d'eux, un beau Tanana, s'avança et saisit la main que lui tendait Cornélia.

Quel cri lui échappa à la suite d'une secousse qui le fit se démener en mille contorsions!

"Ah! Cornélia! s'écria M. Cascabel, Cornélia, je te comprends et je t'admire!"

En même temps, M. Serge, Jean, Sandre, Napoléone et Clou, de rire à se torturer du bon tour que jouait aux indigènes, cette femme extraordinaire.

"A un autre, dit-elle, les bras tendus vers l'assistance, à un autre!"

Maintenant, les Indiens hésitaient, croyant à quelque phénomène surnaturel.

Cependant le tyhi se décida, il marcha lentement vers Cornélia, il s'arrêta à deux pas de son imposante personne, il la regarda d'un air qui n'était rien moins qu'assuré.

"Allons, mon vieux! lui cria M. Cascabel. Allons, un peu de courage! Embrasse madame! Ce n'est pas bien difficile, et c'est bien agréable!"

Le tyhi, allongeant la main, se contenta de toucher le doigt de la belle Européenne.

Nouvelle secousse, hurlements du tyhi, qui faillit tomber à la renverse, et profonde stupeur de tout le public. Si l'on était ainsi malmené rien que pour toucher la main de Mme Cascabel, que serait-ce donc si l'on s'avisait d'embrasser cette femme prodigieuse, dont les joues avaient reçu les baisers des plus puissants souverains de l'Europe!"

Eh bien! il y eut pourtant un audacieux qui voulut s'y risquer ce fut le magicien Fir-fu. Lui devait bien se croire à l'abri de tous maléfices. Aussi vint-il se poser en face de Cornélia. Puis, ayant fait le tour, encouragé par les excitations des indigènes, il la prit dans ses bras et lui appliqua un formidable baiser en pleine figure.

Cette fois, ce fut une série de culbutes qui s'ensuivit. Du coup, le jongleur venait de passer acrobate! Après deux sauts aussi périlleux qu'involontaires, il alla retomber au milieu de son groupe ahuri.

Et, pour produire cet effet sur le magicien comme sur les autres indigènes, Cornélia n'avait eu qu'à presser le bouton d'une petite pile qu'elle

portait dans sa poche. Oui ! une petite pile portative, qui lui servait à "jouer les femmes électriques !"

"Ah ! femme !... femme !... s'écria son mari en la pressant impunément dans ses bras devant les Indiens stupéfaits. Est-elle assez maligne... L'est-elle assez..."

— Aussi maligne qu'électrique ! ajouta M. Serge.

En vérité, que devaient penser ces indigènes, si ce n'est que cette femme surnaturelle disposait du tonnerre à sa fantaisie ! Comment rien qu'en lui touchant la main, on était foudroyé ! Décidément, ce ne pouvait être que la compagne du Grand Esprit, qui avait daigné descendre sur la terre pour épouser en secondes noces M. Cascabel !

## XIV

## DU FORT YOUKON A PORT CLARENCE

Le soir de cette mémorable représentation, dans un entretien auquel toute la famille assista, il fut décidé que le départ aurait lieu le lendemain.

Evidemment — ceci était l'objet des judicieuses réflexions de M. Cascabel — s'il avait eu besoin de recruter des sujets pour sa troupe, il n'aurait eu que l'embaras de choisir entre ces indigènes de l'Alaska. Dût son amour-propre en souffrir, il lui fallait reconnaître que ces Indiens avaient de merveilleuses dispositions pour les exercices acrobatiques. Gymnastes, gymnasiarques, clowns, équilibristes, jongleurs, ils auraient obtenu de grands succès en n'importe quel pays. Certes, le travail devait être pour une bonne part dans leur talent ; mais la nature avait plus fait encore en les créant vigoureux, souples, adroits. Nier qu'ils se fussent montrés les égaux des Cascabel, c'eût été injuste. Heureusement, le dernier mot était resté à la famille, grâce à la présence d'esprit de la "reine des femmes électriques !"

Il est vrai que les employés du fort — pauvres diables pour la plupart très ignorants — avaient été non moins surpris que les indigènes de ce qui s'était passé devant eux. Toutefois, il fut convenu qu'on ne leur révélerait point le secret de ce phénomène, afin de laisser à Cornélia toute son auréole. Il s'ensuit que, le lendemain, lorsqu'ils vinrent, comme d'habitude, lui rendre visite, ils n'osèrent pas approcher de trop près la foudroyante personne, qui les accueillait avec son plus charmant sourire. Ce ne fut pas sans de visibles hésitations qu'ils lui prirent la main. Il en fut de même du tyhi et du magicien, qui eussent bien voulu connaître ce mystère, dont ils auraient pu tirer profit, — ce qui eût accru leur prestige au milieu des tribus indiennes.

Les préparatifs du départ étant achevés, M. Cascabel et les siens prirent congé de leurs hôtes dans la matinée du 6 août, et l'attelage, dûment posé, suivit la direction de l'ouest en descendant la rive droite du fleuve.

M. Serge et Jean avaient soigneusement étudié la carte, en profitant des indications spéciales que leur donnait la jeune Indienne. Kayette connaissait la plupart des villages qu'il y aurait à traverser, et, à l'en croire, aucun cours d'eau ne gênerait gravement la marche de la *Belle-Roulotte*.

D'ailleurs, il n'était pas encore question d'abandonner la vallée du Youkon. On longerait d'abord la rive droite du fleuve jusqu'au poste de Nelu, on traverserait le village de Nuclakayette ; puis, de Nuclakayette au fort de Noulato, ce serait encore quatre-vingts lieues à franchir. Le véhicule abandonnerait alors le Youkon, afin de couper directement vers l'ouest.

La saison restait favorable, les journées étaient chaudes, bien que, pendant la nuit, on constatât un sensible abaissement de la température. Ainsi, à moins de retards imprévus, M. Cascabel avait la certitude d'atteindre Port-Clarence, avant que l'hiver eût accumulé des obstacles insurmontables sur la route.

Peut-être s'étonnerait-on qu'un semblable voyage s'accomplît dans des conditions relativement si faciles. Mais n'est-ce pas le cas dans les pays de plaine, quand la belle saison, la durée du jour, la douceur du climat favorisent les

voyageurs ? Il n'en serait plus de même au-delà du détroit de Behring, lorsque les steppes sibériennes s'étendraient jusqu'à l'horizon, alors que les neiges de l'hiver les couvriraient à perte de vue et que les rafales se déchaineraient à leur surface. Et, un soir, comme l'on parlait des dangers à venir :

"Eh ! s'écria le confiant Cascabel, nous viendrons à bout de nous en tirer !"

— Je l'espère, répondit M. Serge. Mais, lorsque vous aurez mis le pied sur le littoral sibérien, je vous engage à prendre immédiatement direction vers le sud-ouest, afin de gagner les territoires plus méridionaux, où la *Belle-Roulotte* sera moins éprouvée par le froid.

— C'est bien ce que nous avons l'intention de faire, monsieur Serge, répondit Jean.

— Et vous aurez d'autant plus raison, mes amis, que les Sibériens ne sont point à redouter, à moins... comme dirait Clou... qu'on ne s'aventure parmi les tribus de la côte septentrionale. En réalité, votre plus grand ennemi sera le froid.

— Nous sommes prévenus, dit M. Cascabel, et nous ferons bonne route, n'ayant qu'un regret, monsieur Serge, c'est que vous ne continuiez pas le voyage avec nous !

— Oui, ajouta Jean, un profond regret !"

M. Serge sentait à quel point cette famille s'était attachée à lui, et combien il éprouvait d'amitié pour elle. A mesure que s'écoulaient les jours dans cette intimité, l'affection devenait plus étroite entre elle et lui. La séparation serait douloureuse, et se retrouverait-on jamais à travers les hasards d'une existence si différente de part et d'autre ? Et puis M. Serge emmènerait Kayette, et il avait déjà observé l'amitié de Jean pour la jeune Indienne. M. Cascabel avait-il remarqué ce sentiment déjà si vif dans le cœur de son fils ? M. Serge n'aurait pu se prononcer. Quant à Cornélia, comme l'excellente femme ne s'était jamais expliquée à ce sujet, il avait cru devoir se tenir sur la même réserve. A quoi eût servi une explication ? C'était un autre avenir qui attendait la fille adoptive de M. Serge, et le pauvre Jean s'abandonnait à des espérances qui ne pourraient se réaliser.

Enfin le voyage se faisait sans grands obstacles, sans trop de fatigue. Port-Clarence serait atteint avant que l'hiver eût solidifié le détroit de Behring, et là, il y aurait lieu de séjourner pendant un certain temps. Dès lors, nulle nécessité de surmener les gens et l'attelage.

Toutefois, on était toujours à la merci d'un accident possible. Un cheval blessé ou malade, une roue brisée, aurait mis la *Belle-Roulotte* dans un réel embarras. Il convenait, dans cette prévision, de ne point se départir de la plus rigoureuse prudence.

Pendant les trois premiers jours, l'itinéraire ne cessa de suivre le cours du fleuve, qui se dirigeait vers l'ouest ; mais, lorsque le Youkon commença à s'infléchir vers le sud, il parut bon de se maintenir sur la ligne du soixante-cinquième parallèle.

En cet endroit, le fleuve était très sinueux, et la vallée se rétrécissait sensiblement, dans un cadre de ces collines de médiocre hauteur, que la carte désigne sous le nom de "remparts", à cause de leur forme bastionnée.

Il y eut quelques difficultés pour sortir de ce dédale, et toutes les précautions furent prises, afin d'épargner un accident au véhicule. On le déchargeait en partie dans les passes trop raides, on poussait à la roue, et cela avec d'autant plus de raison, faisait observer M. Cascabel, "que les charrons paraissent très rares dans le paysage !"

Il y eut aussi quelques creeks à franchir, entre autres le Nocolocargout, le Shetehaut, le Klakencot. Heureusement, en cette saison, ces cours d'eau étaient peu profonds, et il ne fut pas difficile de trouver des gués praticables.

Quant aux Indiens, peu ou point dans cette partie de la province, autrefois parcourue par des tribus appartenant aux Gens du Milieu, tribus à peu près éteintes maintenant. De temps à autre passait une famille qui gagnait le littoral du sud-ouest pour s'y livrer à la pêche pendant l'automne.

Parfois aussi, quelques trafiquants venaient en sens inverse, après avoir quitté l'embouchure du

Youkon, et se dirigeaient vers les divers postes de la Compagnie russo-américaine. Ils regardaient, non sans grande surprise, cette voiture aux vives couleurs et les hôtes qu'elle transportait. Puis, sur un souhait de bon voyage, ils continuaient leur route vers l'est.

Le 13 août, la *Belle-Roulotte* arriva devant le village de Nuclakayette, à cent vingt lieues du fort Youkon. Ce n'est, à vrai dire, qu'une factorerie où se fait le commerce de fourrures, et que ne dépassent guère les employés moscovites. Partis des divers points de la Russie asiatique et du littoral alaskien, c'est là qu'ils se rencontrent pour faire concurrence aux acheteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Aussi Nuclakayette est-il un point de concentration, où les indigènes transportent les pelletées qu'ils ont pu recueillir pendant la saison d'hiver.

Après s'être écarté du fleuve afin d'en éviter les nombreux détours, M. Cascabel l'avait rejoint à la hauteur de ce village, très agréablement situé au centre de petites collines, égayées d'arbres verts. Quelques huttes de bois se groupaient autour de la palissade, qui défendait le fort. Des ruisseaux murmuraient à travers la plaine herbeuse. Deux ou trois embarcations stationnaient près de la rive du Youkon. Tout cet ensemble plaisait au regard et invitait au repos. Quant aux Indiens, qui fréquentaient les alentours, c'étaient des Tananas, appartenant, on l'a dit, au plus beau type indigène de l'Alaska septentrionale.

Si engageant que fût l'endroit, la *Belle-Roulotte* n'y fit halte que pendant vingt-quatre heures. Cela fut jugé suffisant pour les chevaux, très ménagés d'ailleurs. L'intention de M. Cascabel était de s'arrêter plus longtemps à Noulato, fort d'une certaine importance et mieux approvisionné, où il y aurait lieu de faire diverses acquisitions en vue du voyage à travers la Sibérie.

Inutile de dire que M. Serge et Jean quelquefois accompagnés du jeune Sandre, ne négligeaient pas de chasser, chemin faisant. C'était toujours, comme gros gibier, des élans et des rennes, qui couraient à travers les plaines et se remisaient sous l'abri des forêts ou plutôt des bouquets d'arbres assez clairsemés sur le territoire. Dans les parties marécageuses, oies, piletts, bécassines, canards sauvages, fournissaient également de beaux coups de fusil, et les chasseurs purent même abattre quelques couples de ces hérons, qui sont généralement peu prisés au point de vue comestible.

Et pourtant, d'après Kayette, le héron est un manger très estimé des Indiens — surtout quand ils n'ont pas autre chose à se mettre sous la dent. On en fit l'essai au déjeuner du 13 août. Malgré tout le talent de Cornélia — et l'on sait si elle cuisinait à merveille — cette chair parut dure et coriace. Elle ne fut acceptée, sans protestation, que par Wagram et Marengo, qui s'en régalerent jusqu'au dernier os.

Il est vrai, pendant les époques de famine, les indigènes se contentent de hiboux, de faucons et même de martres ; mais c'est parce qu'ils y sont forcés, il faut en convenir.

Le 14 août, la *Belle-Roulotte* dut se glisser à travers les sinuosités d'une gorge étroite, entre des collines fort escarpées le long du fleuve. Cette fois, la passe était si raide, si cahoteuse, comme l'eût été le lit raviné d'un torrent, que, malgré toutes les précautions prises, un accident se produisit. Heureusement, ce ne fut point une des roues de la voiture qui se brisa, mais un des brancards. Aussi, la réparation ne demanda-t-elle que peu de temps, et quelques bouts de corde suffirent à remettre les choses en état.

Quand on eut dépassé d'un côté du fleuve le village de Suqongilla, et de l'autre le village de Newicargout, bâti sur le creek de ce nom, le cheminement s'effectua sans difficulté. Plus de collines. Une large plaine se développait au delà des limites du regard. Trois ou quatre rios la sillonnaient de leurs lits entièrement desséchés en cette saison où les pluies sont rares. Dans la période des tourmentes et des neiges, il eût été impossible de maintenir cette direction à l'itinéraire.

En traversant un des creeks, le Milocargout, où il y avait un pied d'eau à peine, M. Cascabel fit observer qu'il était barré par une chaussée.

—Eh ! dit-il, puisque l'on a fait une chaussée en travers de ce creek, on aurait bien pu faire un pont ! C'eût été plus utile pendant les crues.

—Sans doute, père, répondit Jean. Mais les ingénieurs qui ont construit cette chaussée n'auraient pas été capables de construire un pont !

—Et pourquoi ?

—Parce que ce sont des ingénieurs à quatre pattes, autrement dit des castors."

Jean ne se trompait pas, et il y eut lieu d'admirer le travail de ces industriels animaux qui ont soin de bâtir leur digue en tenant compte du courant, et aussi en la surélevant suivant l'étiage ordinaire du creek. Il n'y avait pas jusqu'à l'inclinaison des talus de cette digue qui ne fût calculée en vue d'une meilleure résistance à la poussée des eaux.

—Et pourtant, s'écria Sandre, ces castors ne sont point allés à l'école pour apprendre.

—Ils n'avaient pas besoin d'y aller, répondit M. Serge. A quoi bon la science, qui se trompe quelquefois, quand on a l'instinct qui ne se trompe jamais. Cette digue, mon garçon, les castors l'ont faite comme les fourmis font les fourmillières, comme les araignées tissent leurs toiles, comme les abeilles disposent les alvéoles de leurs ruches, enfin, comme les arbres et les arbustes produisent des fruits et des fleurs. Pas de tâtonnements de leur part, pas de progrès non plus. D'ailleurs, il n'y en a pas à faire en ce genre d'ouvrage. Le castor d'aujourd'hui bâtit avec autant de perfection que le premier castor qui ait apparu sur le globe. La perfectibilité n'est point le fait des animaux, elle est le propre de l'homme et lui seul peut s'élever de progrès en progrès dans le domaine des arts, de l'industrie et des sciences. Aussi admirons sans réserve ce merveilleux instinct des animaux, qui leur permet de créer de telles choses. Mais, ces choses, ne les considérons que comme œuvre de la nature !

—C'est cela, monsieur Serge, dit Jean, et je comprends bien votre observation. Là est la différence entre l'instinct et la raison. En somme, c'est la raison qui est supérieure à l'instinct, bien qu'elle soit sujette à se tromper.

—Incontestablement, mon ami, répondit M. Serge, et ces erreurs, successivement reconnues et réparées, ne sont qu'un acheminement dans la voie du progrès.

—En tout cas, répliqua Sandre, je m'en tiens à ce que j'ai dit ! Les bêtes n'ont pas besoin d'aller à l'école...

—D'accord, mais les hommes ne sont que des

bêtes, quand ils n'y sont point allés ! répondit M. Serge.

—Bien ! bien ! dit Cornélia, toujours très pratique, quand il s'agissait des choses du ménage. Est-ce que ça se mange, ces castors ?

—Certainement, répondit Kayette.

—J'ai même lu, ajouta Jean, que la queue de cet animal était excellente !

Cela ne put être vérifié, car il n'y avait pas de castors dans le creek, ou, s'il y en avait, on ne put en prendre.

Au sortir du lit du Milocargout, la *Belle-Roulotte* traversa le village de Sacherteloutain, en plein pays des Indiens Co-Youkons. Sur le conseil de Kayette, il y eut lieu de prendre certaines précautions dans les rapports avec ces indigènes, de leur nature très enclins au vol. Comme ils entouraient le véhicule d'un peu près, on veilla à ce qu'ils ne pussent pénétrer à l'intérieur. D'ailleurs, de jolies verroteries, libéralement offertes aux principaux chefs de la tribu produisirent un effet salutaire, et l'on s'en tira sans désagrément.

Cependant l'itinéraire se compliquait de plus d'une difficulté en longeant l'étroite base des remparts ; mais il n'eût été possible de les éviter qu'en s'aventurant à travers une région plus montagneuse.

La rapidité de la marche s'en ressentit et, pourtant il convenait de ne point trop s'attarder. La température commençait à fraîchir, sinon dans la journée, du moins pendant la nuit — ce qui était normal à cette époque, vu que la région se trouvait à quelques degrés seulement au-dessous du Cercle polaire.

(A suivre.)

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 50 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

EDEN  
MUSEE ET THEATRE

FRANK C. THAYER, Gérant

206 RUE SAINT-LAURENT

(Bâtisse du Monument National)

Semaine commençant Lundi, 30 Juillet

LA GRANDE EXHIBITION DE

SQUELETTES EGYPTIENS

Sera continuée cette semaine

A LA DEMANDE GENERALE

Un succès immense et des Illusions nombreuses tout à fait nouvelles

VENEZ RIRE

Prix d'entrée au Théâtre) 10 cts.  
ou au Musée . . . . .

MUSEE OUVERT LES DIMANCHES DE 2 A 10 HEURES P.M.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRES-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amhorat se rendent à la porte du Parc.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$1.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 21 Juillet 1894

35,314

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DIFFICILE A DECIDER



Berthe.—Vois donc notre pauvre oncle qui s'est endormi pendant que la marée monte ! Si nous ne le réveillons pas, il se noie ; et si nous le réveillons il va nous suivre toute l'après-midi. Que faire ?

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encre, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS **DU DR GODERRE**



POUR  
**GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 91

**The Firimite Concrete Paving Co.**

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres à l'épreuve du froid, et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 91

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eng. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN**  
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937.

MONTREAL  
avril 7 95

**JOSEPH BROSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1 95

**H. POIRIER**

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considerable.  
Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL  
juillet 7-91

LA VRAIE CHOSE



— Qui veut de la bonne limonade ? Aussi fraîche que si elle n'était pas encore faite.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

**CHAPEAUX**

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

**FEUTRES, DURS ET MOUS**

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

**EDWARD STUART**

1894 Rue Notre-Dame

**T. A. DUCHARME**

AGENT GÉNÉRAL

Immubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL

**J. W. BLANCHET**

MARCHAND

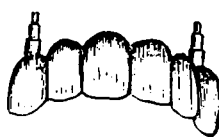
19-18 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de

**Merceries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers styles.

Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bell 136.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROSSEAU, I.D.S.

av. 1 95

NO. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

**OCCASION**

A LA LIBRAIRIE

**Poirier, Bessette & Cie**

No. 516 rue Craig, Montréal

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

Chacun les proclament les MEILLEURES et les MOINS CHER.

AUCUNE MAUVAISE ODEUR.

LE NOM SEUL EST UNE GARANTIE !

**ALLUMETTES DE E. B. EDDY.**

21 juil. 95.

**A VENDRE**

UN

**Magnifique Terrain**

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

**No 516 RUE CRAIG**

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).

— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIÈCLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSALLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 fr., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.